

La Gazette du 221B

Magazine d'études et d'actualité sur l'univers de Sherlock Holmes

DOSSIER : SHERLOCK HOLMES DETECTIVE DE L'ÉTRANGE

Interviews exclusives

- Cyril Liéron et Benoit Dahan
Dans la Tête de Sherlock Holmes
- Paul Chapman et Mark Jones
Le fantastique selon Conan Doyle

Essais

- Sherlock Holmes, détective de l'étrange malgré lui-
- La littérature fantastique de la fin du 19^e siècle

MON CLUB ET MOI



Laurence Deloison et
le Cercle Holmésien
de Paris

Critiques et actus

- La 221BCon
- Young Sherlock
- Sherlock and Daughter
- Les Mystères de Sherlock Holmes

ÉDITO



Par Fabienne Courouge,
rédactrice en chef de la
Gazette du 221B

Je veux aujourd'hui adresser un immense merci à celles et ceux qui font vivre *La Gazette du 221B*. **Robin** et **Xavier**, présents depuis le premier numéro, continuent d'en être les piliers : leur constance, leur curiosité et leur sens du détail donnent à chaque parution sa cohérence et son souffle. **Brigitte**, arrivée récemment, s'est imposée par son enthousiasme et sa plume vive. **Camille**, professionnelle de l'édition, nous rejoint maintenant comme relectrice et correctrice : sa rigueur et son regard affûté enrichissent ce numéro. Merci aussi aux contributrices et contributeurs occasionnels, représenté.es par Shana dans ce numéro 21, qui enrichissent nos pages de leurs découvertes et de leur passion.

Ce 21^e numéro s'ouvre sur notre rubrique habituelle «Actus et critique», où l'actualité holmésienne se mêle à l'analyse. Vous y trouverez des réflexions sur les dernières adaptations, les parutions et les événements du printemps. Puis, la deuxième occurrence de «Mon club et moi» est cette fois au Cercle holmésien de Paris, mené avec flamme par Laurence Deloison. Enfin, un dossier spécial : «Sherlock Holmes, détective de l'étrange», nous mènera aux frontières du rationnel et du surnaturel dans l'œuvre et ses adaptations.

Bonne lecture à toutes et tous



SOMMAIRE

ACTUALITÉS HOLMÉSIENNES 3

Les brèves

La 221 BCon.....4

Young Sherlock.....8

Sherlock and Daughter14

Les Mystères de Sherlock Holmes18

MON CLUB ET MOI 20

Laurence Deloison et Le Cercle
holmésien de Paris

DOSSIER

SHERLOCK HOLMES, DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE 26

Sherlock Holmes, détective de
l'étrange malgré lui,
par Brigitte Maroillat28

Le Fantastique selon Conan Doyle : Entretien
avec Mark Jones et Paul Chapman...34

Entretien avec Cyril Liéron et Benoît
Dahan, auteurs de *Dans la Tête de Sherlock
Holmes*.....40

Le fantastique anglais fin-de-siècle,
héritier inquiet du roman gothique
par Fabienne Courouge.....48

ACTUALITÉS HOLMÉSIENNES



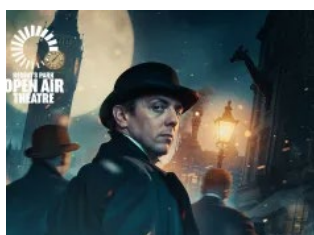
Watson

CBS a confirmé que *Watson* ne reviendra pas pour une saison, la série étant officiellement annulée.

Cette variation oscillant entre le genre policier et médical était centrée sur le Dr John Watson, interprété par Morris Chesnut qui, après un an après la mort supposée de Sherlock Holmes, résout des cas rares dans une clinique spécialisée dans les maladies mystérieuses

Malgré un lancement prometteur, les audiences ont chuté après plusieurs changements de case horaire

Selon l'avis de nombreux holmésiens, y compris à *La Gazette*, cet arrêt ne représente pas une grande perte.



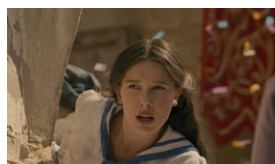
Théâtre en plein air de Regents Park

Une nouvelle pièce Sherlock

Holmes sera jouée au Regent's Park Open Air Theatre du 2 mai au 6 juin 2026.

Portée par Joshua James (Holmes) et Jyuddah Jaymes (Watson), la création de Joel Horwood, mise en scène par Sean Holmes, plonge Londres en 1890 dans une affaire mêlant femme mystérieuse, bijou volé et conspiration grandissante.

Voilà une parfaite excuse, si jamais on avait besoin, pour s'offrir une petite excursion outre-Manche.



Enola Holmes 3

La suite des aventures de Millie Bobby Brown sortira sur Netflix le 1^{er} juillet 2026 et entraînera l'héroïne jusqu'à Malte.

Le scénario est signé Jack Thorne, déjà à l'écriture des précédents films. Cette fois, Enola quitte Londres pour Malte, où ses aspirations personnelles se heurtent à une affaire complexe. Louis Partridge, Henry Cavill, Helena Bonham Carter et Himesh Patel complètent le casting, tandis que Philip Barantini succède à Harry Bradbeer à la réalisation.

Cette suite s'annoncerait plus sombre et clairement orientée vers un public un peu plus âgé.



Match de cricket annuel de la SHSL

Le dimanche 21 juin,

la Sherlock Holmes Society de Londres affrontera les « Gold Bats » de la PG Wodehouse Society lors du traditionnel match de cricket qui se déroulera sur le terrain de West Wycombe, dans le Buckinghamshire

Ce match ravira non seulement les passionnés de cricket, mais aussi tous ceux qui apprécient l'atmosphère incomparable d'une garden-party, lors d'une rencontre disputée sur l'un des plus beaux terrains de cricket d'Angleterre, selon les règles de 1895



221BCon 2026, la renaissance d'une convention

Par Shana Carter

Il y a des conventions qui ressemblent à des retrouvailles. Menacée d'extinction en 2024, la 221BCon revient pourtant en 2026 avec un souffle nouveau. La voir renaître ainsi, vivante et joyeuse, relevait presque du miracle – ou, plus simplement, de la fidélité d'une communauté qui refuse de laisser mourir ce qu'elle aime.

Du 10 au 12 avril 2026, l'Atlanta Airport Marriott a accueilli une nouvelle édition de 221BCon, la grande convention dédiée à Sherlock Holmes et à son univers étendu. Pour les habitués comme pour les nouveaux venus, l'ambiance était à la fois festive et soulagée : un an plus tôt, l'événement semblait condamné. Cette édition 2026 marque donc un véritable renouveau, porté par une communauté fidèle et une nouvelle équipe organisatrice déterminée à assurer l'avenir de ce rendez-vous unique.

Créée en 2013 par cinq passionnées – Crystal Noll, Heather Holloway, Liz Arnold, Taylor Blumberg et Cathy Dodds – la 221BCon est née presque par

accident. Les fondatrices, inspirées par un panel consacré à Sherlock Holmes lors d'une convention *Doctor Who*, imaginaient un petit rassemblement de 75 à 125 personnes. Elles en accueillirent finalement 643. Dès sa première édition, la convention s'est imposée comme un lieu de rencontre privilégié pour les amateurs de Conan Doyle, des pastiches, des adaptations et de tout ce qui gravite autour du détective de Baker Street.

Mais après une décennie de croissance qui a vu le nombre de participants grimper au-delà de 1 000, la pandémie a fragilisé l'événement, qui peinait à équilibrer ses comptes. Les deux principales organisatrices, épuisées,

ont annoncé en 2024 que 221BCon pourrait ne pas survivre au-delà de 2025. Cette perspective a provoqué un électrochoc dans la communauté. Les fans se sont mobilisés, les inscriptions ont bondi, et deux participantes de longue date, Johanna Draper Carlson et Heather Hinson, ont proposé de reprendre la direction. Leur arrivée, officialisée lors du panel « *The Future of 221BCon* » en 2025, a marqué un tournant. Noll et Holloway sont restées au conseil d'administration, pour fournir conseils et assistance. De nouveaux sponsors – [Belanger Books](#), la [Ken Ludwig Company](#), puis le couple Curtis Armstrong/ Elaine Aronson – ont renforcé la stabilité financière de l'événement.



Ce changement de gouvernance n'a pas altéré l'esprit de la 221BCon, qui reste résolument participatif et fantasque. La programmation repose largement sur les propositions des participants, qui suggèrent des sujets de panels puis s'y inscrivent en tant qu'intervenants. Cette année, quatre grands axes structuraient le programme : le Sherlockien pur (Canon, pastiches, adaptations), le péri sherlockien (comme la série télé *Psych*, la série radio *Cabin Pressure*, *Raffles*, *Solar Pons*, la fiction surnaturelle d'Arthur Conan Doyle et *Dracula*), la création artistique (ateliers d'écriture, représentation d'une pièce en un acte intitulée *Snakes I Have Known*, et enregistrements sur place des podcasts *Three Patch* et *Dynamics of a Podcast*) et un ensemble de thématiques plus libres, reflétant les passions du moment, comme la série *Heated Rivalry*.



Le salon de Mrs Hudson



Asley Polasek et Curtis Armstrong

sa démonstration de sodas anciens, préparés selon des recettes centenaires. Ces rituels, devenus incontournables, contribuent à l'atmosphère chaleureuse et légèrement décalée de la convention.

Ceux qui ont besoin d'une pause peuvent flâner dans la salle des vendeurs; visiter le salon de Mrs Hudson, un espace calme rempli de matériel de bricolage, de matelas et fauteuils gonflables, d'une collection déconcertante de silhouettes en carton, d'une reconstitution de la cheminée du salon du 221B Baker Street, et d'un TARDIS (avec effets sonores); ou s'arrêter au bar de l'hôtel, qui propose trois

À côté des panels, les traditions qui font l'identité de 221BCon étaient bien présentes. L'Atlanta Radio Theatre Company a donné sa performance annuelle; les fans ont défilé lors de l'exposition de costumes; le karaoké du vendredi soir et le « bal des nerds » du samedi ont rassemblé des foules enthousiastes. L'Alpha Inn Goose Club a animé son quiz, et Jason Merrill a une nouvelle fois proposé



Panel sur les récits fantastiques de Conan Doyle : Max Magee, Christy Allen et Shana Carter



Le désormais célèbre Floor Bacon

cocktails thématiques – le *Red Claw*, le *Secret Weapon* et le *Dressed to Kill* – servis dans un verre ou dans un sachet plastique à emporter. Quoi que vous fassiez, tôt ou tard, vous entendrez des plaisanteries sur le food truck (immortalisé sous le nom de *Füd Truck* sur le badge et le t-shirt de 2022) qui nourrit ceux qui ont besoin d'un service plus rapide que celui de la cuisine débordée de l'hôtel, ou vous verrez quelqu'un rendre hommage au *Floor Bacon*, une décoloration sur une dalle du rez-de-chaussée qui ressemble

étrangement à une tranche de bacon. Il y a aussi beaucoup de jeux de mots sur les abeilles clin d'œil à la retraite apicole de Sherlock Holmes.

La convention s'est achevée par « *Our Last Bow* », moment d'échange entre organisateurs et participants. Cette année, l'atmosphère était résolument optimiste. Avec 295 participants, dont 49 inscriptions sur place, l'édition 2026 dépasse les attentes. Johanna

Draper Carlson a confirmé que l'équipe travaille déjà sur 2027, avec l'espoir – sans promesse – d'inviter des membres de l'équipe de *Sherlock & Co*.

Après avoir frôlé la disparition, la *221BCon* a retrouvé son souffle. Et si l'on en croit l'enthousiasme des participants, l'aventure est loin d'être terminée.

Pour plus d'informations, y compris les modalités d'inscription, rendez-vous sur 221bcon.com.





Young Sherlock : une nouvelle jeunesse pour Sherlock Holmes

Par Xavier Bargue

La jeunesse de Sherlock Holmes fait partie des zones d'ombre du Canon et fait l'objet d'innombrables conjectures entre holmésiens. Ses parents ? Jamais évoqués. Son frère ? Tout juste sait-on que Mycroft est un homme d'État aussi influent que mystérieux. Quel adolescent fut donc Sherlock Holmes ? On l'imaginait aisément élève modèle, génie précoce... à moins que tout cela ait commencé de manière moins brillante. Un adolescent délaissé par ses parents, fasciné par les techniques des pickpockets, arrogant, envoyé en prison avant d'être sorti d'affaires par Mycroft, placé à Oxford en tant que domestique : telle est l'option retenue par *Young Sherlock*, nouvelle série chapeautée par Guy Ritchie, sortie début mars 2026.

Cette nouvelle adaptation se trouve au croisement de deux univers que nous connaissons bien : celui des précédents films de Guy Ritchie, sortis en 2009 et 2011, où Holmes apparaît sous un angle volontiers bagarreur, et celui des adaptations consacrées aux premières enquêtes du jeune Holmes, avec *Young Sherlock Holmes* (*Le Secret de la pyramide*, Steven Spielberg, 1985) et la série *Young Sherlock: The Mystery of the Manor House* (1982). En mettant tous

ces ingrédients dans un shaker et secouant vigoureusement, on obtient donc un tout nouveau « *Young Sherlock* », dont seul le titre a un petit air de déjà vu. Le scénario, en revanche, est du genre inédit.

Une idée brillante : remplacer Watson par Moriarty

Le pari le plus audacieux, et sans doute le plus réussi de la série, consiste à réinventer complètement la dynamique relationnelle de Sherlock Holmes. Exit ce bon vieux Watson,

et place à James Moriarty, qui endosse ici le rôle de meilleur ami de Sherlock. Amitié forgée à Oxford autour d'une équation mathématique que seuls le brillant étudiant Moriarty et l'indiscipliné domestique Holmes sont en mesure de résoudre.

Ce choix scénaristique fonctionne remarquablement bien. Dès l'épisode inaugural, le spectateur est sur le qui-vive : Sherlock peut-il vraiment faire confiance à cet « ami » qu'est Moriarty ? Les scénaristes jouent avec notre méfiance. On voudrait faire de grands signes au jeune Sherlock pour le prévenir du danger qu'il court à fréquenter celui qui deviendra à l'avenir son pire ennemi. On guette derrière notre écran le moindre élément avant-coureur d'une possible trahison, qui semble d'ailleurs se matérialiser au premier épisode lorsqu'un parchemin chinois est volé dans la bibliothèque d'Oxford le lendemain même de sa découverte par Holmes et Moriarty. Le jeune James ne semble guère empressé à l'idée de se lancer dans une enquête approfondie, laissant même Sherlock se faire attaquer par un suspect dans la cour d'un pub avant d'intervenir tardivement. Mais il s'agit

là d'une fausse alerte : l'amitié entre les deux camarades est authentique et perdurera au fil des épisodes, contre toute attente.

Si Moriarty et Holmes s'entendent si bien, c'est aussi parce que le jeune Sherlock n'est pas encore le gentleman que nous connaissons. Les deux personnages partagent non seulement le même esprit affûté, mais aussi le même goût du risque sans s'encombrer de bonnes manières. Les courses poursuites et évasions sont nombreuses, la prison n'est jamais loin, et Moriarty souhaite que Holmes apprenne à se battre, discipline dans laquelle le jeune Sherlock entend effectivement s'améliorer.

On notera que cette amitié Holmes-Moriarty n'est étrangement pas incompatible avec le Canon. Holmes, qui n'a jamais parlé à Watson de ses parents, pourrait très bien lui avoir caché une lointaine amitié avec Moriarty. L'antagonisme entre les deux personnages s'accroît d'ailleurs au fil de la série, sans atteindre un point de rupture, mais en laissant envisager des choix de vie très opposés à l'avenir pour les deux personnages. Moriarty n'éprouve aucun remords à tuer et reste fasciné par l'appât



De gauche à droite : Mycroft (Max Irons), Sherlock (Hero Fiennes-Tiffin) et Moriarty (Dónal Finn)

du gain, alors que Holmes se forge au fil de la série une âme de justicier.

Une affaire de famille

Au-delà de Moriarty, la série se concentre également sur les liens de Sherlock avec sa famille. Étant donnée la complexité du sujet dans cette série, on peut comprendre que Holmes ait préféré ne jamais en parler par la suite à Watson !

L'histoire familiale des Holmes, révélée au fil des épisodes, fait l'objet de moult rebondissements. En somme, Sherlock a non seulement un frère, Mycroft, mais aussi une sœur, Béatrice. Celle-ci, que toute la famille croyait morte par noyade dans son enfance, a en réalité été cachée puis envoyée dans une famille d'accueil par leur père, Silas Holmes, personnage trouble qui deviendra un adversaire de premier plan. On découvre également la mère de Sherlock, Cordelia : initialement présentée comme une déséquilibrée internée dans un asile, on découvrira que ses paroles a priori délirantes reflètent en réalité une étrange vérité. Sherlock l'aidera à s'échapper et s'en fera une alliée contre son affreux paternel.

Malheureusement, ces spectaculaires rebondissements familiaux s'accompagnent de lourdes incohérences scénaristiques. Admirons ensemble la complexité du schéma : il y a 15 ans, Silas Holmes aurait fait croire à la mort de sa propre fille pour rendre sa femme folle, la faire interner dans un asile, la placer sous curatelle et ainsi prendre possession de sa fortune. Avouons qu'il existe des moyens plus simples de voler sa propre épouse, surtout dans les années 1850 où le mari est par définition propriétaire de l'ensemble des biens du foyer (nul besoin de placer son épouse sous curatelle pour cela). Autre incohérence à cet égard : une fois débarrassé de sa femme et de ses fils placés en pension, Silas Holmes a délaissé le manoir familial pour s'installer à Vienne, sans chercher à vendre cette somptueuse bâtisse pour en tirer une fortune conséquente. C'est à n'y rien comprendre ! Quant à sa fille

Béatrice, elle aurait été secrètement prise en charge par un voisin chargé de lui faire croire que toute sa famille aurait disparu dans l'incendie du manoir. Mais comment aurait-elle pu croire un tel mensonge alors que, quelques minutes avant son « kidnapping » (organisé par Silas Holmes), elle jouait encore avec toute sa famille au bord de l'eau ? Notons enfin que le plan machiavélique de Silas Holmes nécessitait de se procurer le cadavre d'une jeune fille du même âge que Béatrice pour laisser croire à la découverte du cadavre de sa propre fille, en espérant que son épouse ne s'en approcherait à aucun moment pour constater la supercherie... Le risque était énorme, les chances de succès infimes. On s'étonnera au passage que personne n'ait enquêté à l'époque sur la disparition de cette autre fillette dans la région. Et on se demandera comment une trame aussi bancale a pu être élaborée par les scénaristes !

Pour toutes ces raisons, le personnage de Silas Holmes paraît caricatural et peu crédible. On veut nous le montrer comme un roi de la manipulation affective, capable de monter des plans aussi complexes qu'ingénieux, pouvant semer la confusion dans l'esprit de chacun grâce à quelques mots bien choisis. Mais les ficelles sont grosses. À bien y regarder, aucun des choix de Silas Holmes n'est vraiment explicable dans cette série, à commencer par celui d'avoir fondé une famille 20 ans auparavant.

Des retournements permanents

Les incohérences autour du personnage de Silas Holmes sont finalement assez typiques des séries cherchant à surprendre le spectateur à chaque épisode au fil de révélations fracassantes remettant en cause tout ce que l'on savait jusqu'alors, sans forcément parvenir à faire coller tous les morceaux de l'intrigue.

Silas Holmes n'est d'ailleurs pas le seul personnage autour duquel se jouent de gros cliffhangers en passant du rôle d'« allié » à celui d'« adversaire » (ou

inversement). Chaque épisode comporte au moins un changement de statut d'un personnage majeur. À commencer par « Shou'an », princesse chinoise venue en Angleterre, qui passe du rôle de « victime » à celui de « combattante », puis « criminelle » en passant par la case « usurpation d'identité », jusqu'à ce que l'on découvre que « la fausse Shou'an » est en fait une alliée. Le professeur Malik passe également du rôle de « victime à protéger » à celui d'« affreux personnage à mettre hors d'état de nuire ». Cordelia passe de « détraquée » à « alliée principale ». Mycroft semble trahir tout le monde avant de revenir dans le droit chemin. C'est donc sans surprise qu'on assiste à un énième retournement lorsque Béatrice Holmes change à son tour de camp en s'alliant à sa mère alors qu'elle était jusqu'alors le bras droit de son père.

Mais ne boudons pas notre plaisir : malgré une certaine prévisibilité, les effets de surprise fonctionnent bien et l'envie de découvrir la suite de l'intrigue devient de plus en plus irrésistible à mesure des épisodes.

On notera au passage que certains retournements participent également à une discrète critique sociale. L'appât du gain est omniprésent chez les hommes et peut vite corrompre leur âme. Les femmes sont souvent victimes des machinations de ces derniers. Mycroft lui-même incarne une forme de conservatisme social, brillant, mais très soucieux de préserver sa position dans la bonne société, au risque de trahir les siens.



Shou'an, alliée ou adversaire ?

Une bonne dose d'humour

Si la série reste clairement plaisante à regarder malgré ses défauts scénaristiques, c'est aussi en raison de son humour omniprésent et son sens du second degré. Holmes et Moriarty partagent un humour pince-sans-rire permettant de transformer les pires situations en jeu de l'esprit. À l'instar de ce dialogue entre les deux protagonistes : « Le directeur a annulé ma bourse, je ne peux pas rester ici ». « Quelle chance ! ». « Encore mieux : tu repars en prison ». « C'est moi le plus chanceux ! ».

On retrouve ici l'espièglerie des films de Guy Ritchie, avec un Holmes volontairement provocateur et taquin. Les parallèles avec les films de Guy Ritchie sautent d'ailleurs aux yeux dès les premières minutes de la série, qui s'ouvre sur l'air de *Rocky Road to Dublin* (issu de la bande originale du premier film)



Moriarty, Cordelia Holmes et Sherlock au milieu des barricades parisiennes

et sur une scène de bagarre où Holmes s'en sort cette fois-ci beaucoup moins bien que dans la célèbre scène du film de 2009 – clin d'œil évident pour tous les holmésiens.

On notera que cet humour est surtout présent dans la première moitié de la série, qui se déroule principalement à Oxford, puis disparaît quelque peu dans la seconde moitié dédiée à l'histoire familiale des Holmes, dont le style est plus sombre (au propre comme au figuré). C'est donc à Oxford que les scénaristes ont glissé leurs meilleurs traits d'esprit, avec notamment l'apparition d'un enquêteur bedonnant affublé d'une pire, d'une deerstalker et d'un McFarlane, censé résoudre l'enquête... sous le regard moqueur du véritable Holmes et de Moriarty.

Un passage par Paris !

Impossible de rédiger cette critique sans évoquer l'hommage rendu par les scénaristes au Cercle Holmésien de Paris (si si !), en déplaçant brièvement le cadre de l'aventure dans la capitale française pour les épisodes 6 et 7 (avant un final en apothéose en Turquie).

On notera que la séquence d'animation qui introduit l'arrivée des personnages à Paris est particulièrement réussie, en passant en revue tous les bâtiments incontournables qui font l'image de Paris à l'étranger (à

l'exception de la Tour Eiffel qui n'avait pas encore été construite). Et on s'amusera des tentatives des personnages pour parler français avec plus ou moins de réussite. Ainsi, Cordelia Holmes s'en sort remarquablement bien, mieux que Sherlock et surtout mieux que Moriarty, dont certaines répliques en français constituent un amas de sons inarticulés.

On pourra débattre d'un détail chronologique : les personnages arrivent à Paris sous le feu des barricades de la Commune de 1871 (à ne pas confondre avec les barricades des *Misérables* de juin 1832). En 1871, Holmes devrait avoir 17 ans. Or, le personnage nous est présenté comme un jeune adulte de 19 ans. Dans cette série, Holmes serait donc né en 1852, et non en 1854. Différence minime, certes. Les scénaristes ont clairement préféré faire fi de ce détail chronologique pour s'offrir l'opportunité de présenter Paris sous un angle insurrectionnel avec des images fortes.

La séquence à Paris nous fait passer par les *Folies Bergères* mais aussi par les Catacombes, lieu où Sherlock et Moriarty découvriront, médusés, la cruauté de Silas Holmes, testant son « arme chimique » sur un malheureux enfermé dans une cage pour démontrer son efficacité.

Quelques mots s'imposent au sujet de cette fameuse arme chimique qui occupe une place centrale dans l'intrigue... malgré, là encore, d'importantes incohérences sont à noter. Dans la séquence des catacombes, on constate que plusieurs secondes sont nécessaires pour qu'un homme enfermé dans une cage succombe à l'intoxication lorsque

la substance est libérée. Aussi n'est-il pas possible que le professeur Malik ait pu tuer instantanément Bucéphale Hodge avec cette « arme » à la fin de l'épisode 4 alors qu'il se trouvait en plein air, ne disposait que d'une toute petite fiole, et se trouvait déjà sous la menace de l'arme de son adversaire au moment de leur affrontement. De même, cette arme est présentée comme capable de foudroyer un village entier, mais l'explosion de l'usine de production de cette substance à la fin de l'épisode 8, impliquant la libération de grandes quantités de substance toxique dans l'air, n'a aucun effet sur les protagonistes. La puissance de cette arme est donc très variable selon les besoins du scénario.

Une réussite visuelle incontestable

Laissons de côté ces soucis scénaristiques récurrents pour terminer sur un point positif majeur : visuellement, la série impressionne. La partie à Oxford se déroule dans de superbes décors très lumineux, pouvant rappeler Poudlard à certains égards. Les couleurs et décors de la séquence en Turquie marquent également les esprits. Même le manoir Holmes, dans son style décrépiti



Silas Holmes, interprété par Ralph Fiennes

et mélancolique, se distingue par son aura de mystère. Les costumes participent également à cette réussite visuelle, aidée par le jeu convaincant des acteurs, dans un style britannique bien affirmé.

Conclusion

Malgré ses défauts, *Young Sherlock* parvient à donner littéralement une nouvelle jeunesse à Sherlock Holmes en jouant sur les non-dits du Canon. La série réalise l'exploit de réinventer en grande partie l'univers du détective sans trahir pour autant les textes d'origine, ceci malgré un siècle d'exploitation déjà intensive du personnage au cinéma. On s'étonnera, en terminant cette série, que l'idée d'une amitié Holmes-Moriarty n'ait d'ailleurs pas déjà été exploitée plus tôt à l'écran, tant elle peut donner de bons résultats.

Reste à savoir ce que nous réservera la deuxième saison, récemment annoncée. La chute de Silas Holmes laisse planer le doute : dans l'univers holmésien, les falaises ont une fâcheuse tendance à ne jamais conclure définitivement une histoire...

Sherlock and Daughter : en quête d'identité

Par Fabienne Courouge

Un concept prometteur

Introduire un tiers dans l'univers de Sherlock Holmes — une sœur, un amour, un personnage historique — est un procédé classique pour révéler de nouvelles facettes du détective. Dans un contexte où les adaptations holmésiennes abondent, *Sherlock & Daughter*, série américano-britannique diffusée en 2025, tente de se frayer un chemin en introduisant dans l'univers du détective une figure inattendue : Amelia, jeune Américaine métisse qui débarque à Londres après le meurtre mystérieux de sa mère et affirme être la fille de Sherlock Holmes.

L'idée pourrait passer pour un simple ressort narratif, un moyen de plus d'injecter du sang neuf dans un mythe qui, pourtant, n'a jamais vraiment cessé de se régénérer. Mais la série choisit d'en faire le pivot d'un récit plus intime, presque introspectif, centré sur la vulnérabilité d'un Holmes vieillissant, soudain confronté à une responsabilité affective qu'il n'a jamais envisagée. Sous la houlette du showrunner James Duff et du scénariste Brendan Foley, cette variation offre quelques éclats de grâce, sans toutefois parvenir à dégager l'originalité qui lui permettrait de marquer durablement.



Un duo central solide, véritable moteur de la série

La grande réussite de *Sherlock and Daughter* réside dans son interprétation. David Thewlis et Blu Hunt insufflent à la série une présence et une énergie qui portent l'ensemble, leur dynamique constituant l'un de ses moteurs les plus convaincants. David Thewlis compose un Sherlock Holmes d'une grande richesse, à la fois fidèle aux codes du personnage et profondément marqué par le passage du temps. Sa silhouette longiligne, son regard perçant, son flegme acéré rappellent immédiatement le détective que l'on connaît, mais Thewlis y ajoute une lassitude nouvelle, une forme de lucidité fatiguée qui remplace l'arrogance habituelle par une ironie plus douce, presque mélancolique. Il demeure sarcastique, intransigeant (sa façon d'exiger un temps de cuisson à la seconde près pour ses œufs coque face

à une Amelia visiblement excédée donne lieu à une scène particulièrement réussie), mais il laisse affleurer une fragilité qui humanise le personnage sans le trahir. Cette dimension crépusculaire, rarement explorée dans les adaptations, donne à son interprétation une densité singulière.

Face à lui, Blu Hunt apporte énergie et spontanéité. Amelia n'est pas un simple miroir féminin de Holmes : elle est intuitive, impulsive, souvent maladroite, mais animée d'une volonté farouche d'exister par elle-même. Elle ne cherche pas à rivaliser avec le détective, mais à trouver sa place à ses côtés, ce qui crée une dynamique intéressante. Toutefois, le personnage souffre d'un manque de nuance. Effrontée, imprudente, elle incarne un archétype

de jeune femme indépendante, déjà vu, notamment dans *Enola Holmes*, qui finit par se révéler un carcan, et le jeu de Hunt, malgré sa fougue, finit par tourner en boucle faute d'un matériau scénaristique suffisamment nuancé pour lui permettre d'évoluer.

La relation entre Holmes et Amelia constitue néanmoins le cœur battant de la série. Leur lien n'a rien d'évident : Holmes doute de la véracité du récit de la jeune femme qui prétend être sa fille, tandis qu'Amelia est déçue par l'homme qu'elle a idéalisé. S'ensuit la lente construction d'une relation complexe. Ils se jaugent, se testent, se défient et s'approprient mutuellement au fil de l'aventure. Cette dynamique, faite de défiance, de tension



retenue et d'influence mutuelle, est le cœur battant de la série. Elle évolue lentement, avec des gestes maladroits, des silences éloquents, des rapprochements fragiles. Elle oscille entre respect, ironie, rivalité et complémentarité. Holmes, pour la première fois, avoue que l'inquiétude pour autrui trouble sa concentration ; Amelia, de son côté, bouscule ses certitudes et accepte ce temps d'apprentissage comme une étape nécessaire de sa construction personnelle. C'est dans cette lente formation du lien que la série trouve sa singularité et lui donne une dimension émotionnelle inattendue, presque pudique, qui contraste avec la mécanique plus classique de l'enquête.

Autour du duo gravitent des personnages secondaires prometteurs, mais hélas sous-exploités. Birtwistle, enquêteur spécialisé dans les assurances, bureaucrate cynique, apporte une tonalité différente, presque satirique. Sa présence, discrète, mais efficace, enrichit l'univers sans le parasiter. Lady Violet amuse et horrifie par ses préjugés et sa duplicité quasi assumée. Moriarty (incarné avec maestria par Dougray Scott), quant à lui, séjourne dans une cellule luxueusement transformée

en salon victorien au sein de la prison de Newgate, où il a acheté la loyauté des gardiens et continue d'orchestrer son empire criminel. L'idée, brillante et singulière, se dilue pourtant dans un ensemble moins inspiré. L'ajout d'un fils – et l'esquisse d'une romance entre ce dernier et Amelia – affaiblit nettement la proposition, introduisant une artificialité qui contredit la sobriété initiale. Voir Moriarty recevoir des leçons de morale de son propre fils frôle même parfois le ridicule.

Une esthétique soignée, mais sans audace

Visuellement, *Sherlock and Daughter* est irréprochable. La série bénéficie d'un soin manifeste. Les décors victoriens sont minutieux, les costumes impeccables, la lumière tamisée, et Londres apparaît dans toute sa brume légendaire, ses ruelles étroites, ses intérieurs feutrés. La ville devient presque un personnage, un espace vivant où se croisent aristocrates, policiers, militants et criminels.

L'écriture et les dialogues sont soignés, les touches d'humour sont discrètes, mais bienvenues. Quelques touches historiques – une visite dans un club militant pour



le droit de vote des femmes, l'utilisation expérimentale du téléphone – ancrent le récit dans son époque sans jamais en faire un élément central. La série traite enfin avec justesse des questions de racisme, de sexisme, de lutte des classes et de choc culturel. L'identité métisse d'Amelia, élevée aux États-Unis et projetée dans la haute société britannique, crée des tensions intéressantes et ouvre des conversations nuancées sur les privilèges et la condition féminine.

La mise en scène emprunte beaucoup aux films de Guy Ritchie et à la série Sherlock de la BBC : textes à l'écran, cartes animées, reconstitutions mentales. Ces procédés, désormais bien connus, sont intégrés avec fluidité, mais ne cherchent jamais à surprendre. La série préfère la maîtrise à la prise de risque, ce qui lui confère une identité visuelle solide, mais peu audacieuse.

Une intrigue ambitieuse, mais trop chargée

L'intrigue, elle, promet beaucoup, mais peine à tenir ses ambitions. Le début est pourtant remarquable : appelé sur une scène de crime, Sherlock découvre un fil écarlate sur la victime et, contre toute attente, abandonne l'enquête. Ce geste, incompréhensible pour quiconque connaît le personnage, installe immédiatement le mystère. Pourquoi renonce-t-il ? Quelle menace plane sur lui ?

Ce fil rouge – au sens propre comme au figuré – relie plusieurs crimes et pèse sur Sherlock lui-même. Une organisation criminelle internationale retient Watson et Mme Hudson en otage et surveille les moindres gestes du détective. Holmes, paralysé par la peur des représailles, se retrouve dans une position inhabituelle, contraint de collaborer avec Amelia, qui se fait passer pour sa cuisinière tout en l'assistant dans l'enquête. Cette idée, qui place le détective dans une posture de vulnérabilité rare, aurait pu suffire à structurer toute la saison.

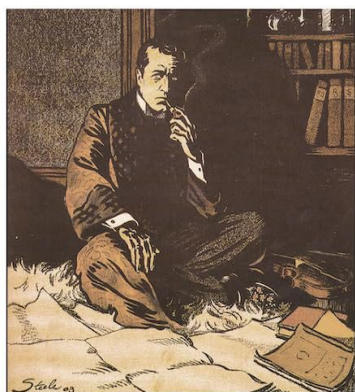
Mais la série s'éparpille. À l'enlèvement de Watson et de Mme Hudson s'ajoutent le meurtre de la mère d'Amelia, la disparition d'une jeune héritière, un complot diplomatique, un vol d'or, des interventions de Moriarty et même l'apparition d'un fils à ce dernier. Trop de pistes, trop de couches, trop de récits qui se superposent sans toujours s'articuler. La seconde moitié de saison gagne en rythme et en tension : la conspiration se précise, les enjeux montent, les rebondissements s'enchaînent. La résolution, originale, fonctionne sur le papier, mais elle arrive trop vite pour être pleinement satisfaisante. Résultat : un récit trop dense, parfois précipité, auquel il manque ce moment de grâce où les indices s'assemblent avec évidence, ce déclic propre aux meilleures intrigues holmésiennes.

Au terme de cette première saison, *Sherlock and Daughter* laisse une impression paradoxale. Solide, bien interprétée, visuellement soignée, elle possède des qualités indéniables, sans pour autant susciter l'enthousiasme. Elle avance peut-être avec une prudence excessive, confondant parfois sobriété et frilosité. Elle séduira les amateurs de récits feutrés et de dynamiques psychologiques, mais frustrera ceux qui attendent une intrigue ambitieuse ou un geste artistique fort. La saison 2 devra choisir : approfondir la veine intime ou embrasser pleinement l'ambition politique et l'espionnage. Pour l'instant, la série reste appliquée, mais indécise, sincère, mais trop sage, comme si elle hésitait encore à assumer pleinement ce qu'elle pourrait devenir.

Jean-Pierre Naugrette

LES MYSTÈRES DE SHERLOCK HOLMES

Nouvelles



LE VISAGE
VERT

Avec son dernier ouvrage *Les Mystères de Sherlock Holmes*, Jean-Pierre Naugrette revisite le mythe holmésien à travers un prisme plus sombre et introspectif, dans une atmosphère où l'étrange est omniprésent. Et dès la première nouvelle du recueil, il explore cette veine avec cette intrigante maison de poupées, reproduction à l'échelle 1/12^e de la demeure du couple royal, qui semble animée par les insolites déplacements nocturnes de ses figurines dont les intentions ne sont manifestement pas des plus bienveillantes.

Cette demeure renferme ses propres secrets et des complots politiques que Sherlock Holmes devra découvrir et déjouer, et ce, sans quitter son salon, alors que le Dr Watson enquête au-dehors jusqu'au Château royal de

Les Mystères de Sherlock Holmes

De Jean-Pierre Naugrette

Par Brigitte Maroillat

Windsor, sans pourtant en tirer de quelconques éléments pertinents!

Jean-Pierre Naugrette confère également une conclusion inattendue à certaines nouvelles du Canon, en prolongeant les investigations de Holmes au-delà de l'histoire originelle. Ainsi, il renvoie Holmes et Watson à Stoke Moran, théâtre du « *Ruban Moucheté* », pour enquêter sur de nouveaux événements survenus dans la lugubre demeure du redouté Docteur



Le Docteur Roylott, illustration de Sidney Paget pour *The Speckled Band*, 1892



Jean-Pierre Naugrette

Roylott. Par ailleurs, les histoires étranges flirtent avec une certaine loufoquerie typique du non-sens si prisé par les Britanniques, les descriptions des ruelles brumeuses de Londres et les portraits de personnages secondaires contribuent également à plonger le lecteur dans une ambiance extrêmement inquiétante. Ainsi, dans *Le Mystère du mangeur d'opium*, le fog londonien et un Holmes au teint blafard placent d'emblée le lecteur sur les rives glauques des films de la Hammer.

Jean-Pierre Naugrette a fait son d'un style académique mis au service de l'écriture romanesque sa griffe personnelle. Car l'auteur ne nous propose pas seulement ici des énigmes policières : il en dissèque tous les ressorts narratifs et psychologiques. Cette approche était déjà en substance l'entier propos de son recueil d'essais intitulé *Déductions sur Sherlock Holmes*. Treize essais sous forme d'investigations, rédigés comme des pastiches théoriques soulignant l'alliance entre la construction d'un récit et la résolution d'une énigme, et où la présence du parodique, du poétique et de l'étrange apporte aux enquêtes une

dimension bien plus profonde qu'il n'y paraît.

À l'instar de ces *Déductions sur Sherlock Holmes*, *Les Mystères de Sherlock Holmes* propose une double lecture : de prime abord de savoureuses intrigues, en réalité un jeu subtil de références, souvent littéraires, qui s'incarnent par la survenue dans les récits de personnalités réelles du monde des lettres ou de leurs personnages de fiction. Il en est ainsi du poète William Wordsworth, de l'écrivain Henry James et de la figure mystérieuse, presque spectrale du maltais des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* de Thomas de Quincey. Toutefois, il est à craindre que cette approche érudite puisse déstabiliser les lecteurs tant l'auteur, au fil des histoires, multiplie les parenthèses de réflexion presque philosophiques sur la nature du crime, de la vérité et de l'intelligence, au risque de ralentir considérablement le rythme du récit.

Force est de constater que ce recueil de nouvelles s'adresse surtout aux experts friands de subtils jeux d'érudition, développés par une plume non moins docte. Il s'adresse également aux lecteurs hautement désireux de découvrir une facette plus littéraire et psychologique du détective. Bref, un ouvrage pour les amateurs très éclairés. Les holmésiens débutants passeront leur chemin...

MON CLUB

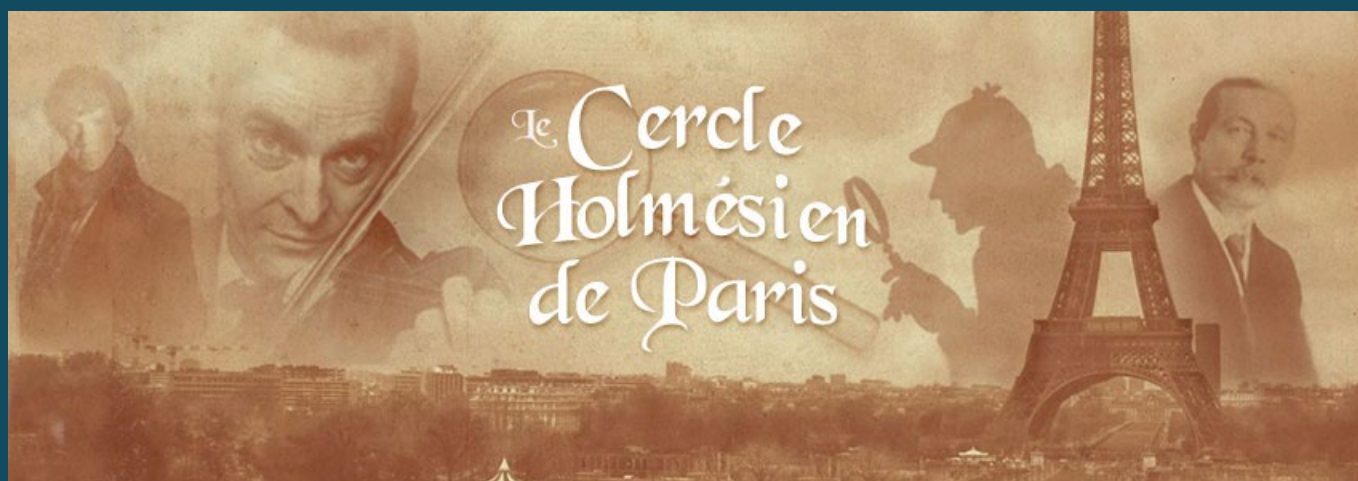
et moi

Pour inaugurer notre nouvelle rubrique *Mon club et moi*, nous avons, dans le dernier numéro de la Gazette, rencontré le président des *Illustrious Clients d'Indianapolis*.

Pour ce deuxième volet, nous restons en France et donnons la parole à Laurence Deloison, présidente du *Cercle Holmésien de Paris*.

Depuis plus de dix ans, ce club réunit des passionnés de Sherlock Holmes de tous horizons. Laurence raconte avec humour et précision comment elle est tombée dans le monde holmésien, comment le Cercle est né sous la Tour Eiffel, et pourquoi un fantôme nommé Hans Nitasi fait désormais partie de la famille.

Une conversation vivante, ponctuée d'anecdotes, qui dit beaucoup de ce que signifie être holmésien aujourd'hui.



Laurence Deloison

Présidente du Cercle Holmésien de Paris.

«*LE CERCLE HOLMÉSIEEN DE PARIS, C'EST UNE AVENTURE COLLECTIVE, JOYEUSE ET ICONOCLASTE*»

La Gazette du 221B : Bonjour Laurence. Comment définirais-tu un club holmésien pour quelqu'un qui n'en a jamais entendu parler ?

Laurence Deloison : Je pourrais commencer par dire ce que ce n'est pas. Quand j'explique que je fais partie d'un club holmésien, on me demande toujours si nous menons des enquêtes. J'aimerais bien ! Mais non, nous ne sommes pas un groupe de détectives... et encore moins une secte.

Un club holmésien, c'est tout simplement un groupe de passionnés de l'univers de Sherlock Holmes, sous toutes ses formes : les textes, bien sûr, mais aussi les films, les séries, les jeux vidéo. Ce sont souvent des gens anglophiles, attirés par Londres, par l'époque victorienne, mais aussi par le roman policier en général. C'est un univers très large, et chacun y entre par sa propre porte.

G221B : Personnellement, comment es-tu tombée dans l'univers de Sherlock Holmes ?

L.D. : Très tôt. Ma première rencontre, c'était le Sherlock Holmes de Miyazaki à la télévision. Puis, à dix ans, on m'a offert *Le Chien des Baskerville* en Folio Junior : un coup de foudre. J'ai ensuite dévoré les



deux volumes de la collection Bouquins... jusque dans mon bain, où un des livres a fini par tomber. La bibliothèque m'a demandé de le racheter : voilà comment Sherlock Holmes a commencé à me coûter de l'argent.

À l'époque, je ne connaissais ni les pastiches ni les sociétés holmésiennes. Tout a changé avec Internet et les premiers forums. Puis j'ai visité le musée Sherlock Holmes à Londres, et tout s'est rallumé. C'est là que j'ai commencé à rencontrer d'autres passionné.es.

G221B : Comment es-tu passée des forums au monde holmésien « réel » ?

L.D. : J'avais une vingtaine d'années et je n'osais pas trop aller dans une société holmésienne. J'avais l'image d'un club de gentlemen âgés fumant la pipe au coin du feu. Finalement, j'ai franchi le pas, d'abord dans des réunions en France, et même au dîner annuel de la *Sherlock Holmes Society of London*.



Combat de canne aux Jeux holmésiens de Paris - 2024

Et puis est arrivée une période de grande effervescence holmésienne sous l'impulsion des films de Guy Ritchie en 2009, puis du *Sherlock* de la BBC en 2010. Le public holmésien s'est soudain rajeuni, féminisé, diversifié. C'est dans ce contexte qu'est né le Cercle holmésien de Paris.

G221B : Te souviens-tu de cette naissance ?

L.D. : Oh oui ! C'était en 2012, autour d'un événement fondateur, devenu mythique : un pique-nique sous la tour Eiffel pour soutenir le mouvement international *Save Undershaw*, qui militait pour sauver la maison de Conan Doyle.

On s'est dit : « Quitte à participer, faisons-le à Paris, devant la tour Eiffel. » On s'est retrouvé, avec nos sandwiches, nos thermos, des pancartes et un répertoire de chansons détournées pour l'occasion... et une énergie incroyable.

Ce fut le premier acte du Cercle. Le ton décalé, la bonne humeur... Tout était déjà là ! C'est ce mélange de sérieux et

de fantaisie qui deviendra la marque de fabrique du Cercle Holmésien de Paris.

L'année suivante, nous avons récidivé avec une « manif » holmésienne sur l'esplanade du Trocadéro, banderoles « *Save Undershaw* » et panneaux « *I believe in Sherlock* » à la main. On n'était pas nombreux, mais on avait l'impression d'être un mouvement révolutionnaire. Le Parisien a même publié un article intitulé « *Ils manifestent pour Sherlock Holmes* ».

Encore maintenant, il nous arrive souvent de jouer sur cette frontière entre fidélité au canon et clins d'œil à l'actualité. Le Cercle reste une société holmésienne,

bien sûr, mais, dès qu'un événement s'y prête, on cherche le lien qui permettra de créer quelque chose de drôle, de vivant...

Nous avons par exemple organisé des Jeux Holmésiens en 2024, année olympique à Paris. Et puis, évidemment, quand il y a eu le vol des bijoux au Louvre en fin 2025, impossible de ne rien faire : Arsène Lupin s'imposait, avec dans son sillage Herlock Sholmès. En creusant un peu, on s'est même souvenu que, dans la série Granada, Jeremy Brett est appelé par le Louvre pour enquêter sur le vol de la Joconde. Le lien était donc tout trouvé. Nous sommes allés devant Louvre pour réaliser quelques photos entre nous, juste pour le plaisir. Et là, surprise : un photographe de presse américain nous a repérés. La semaine suivante, nos photos se retrouvaient dans quarante ou cinquante journaux à travers le monde. Un moment totalement improbable, mais typique du mélange d'esprit de jeu, d'audace et de joyeux hasard qui nous anime.

G221B : Qu'est-ce qui fait la singularité du Cercle ?

L.D. : La diversité. Nous réunissons des générations différentes, des parcours variés : des lecteurs du canon, des fans de la BBC, des amateurs de jeux vidéo, des passionnés de la Granada... Tout le monde est bienvenu. Et surtout, nous cultivons la bonne humeur. On vient pour partager, découvrir, rire, apprendre. C'est un club, mais aussi un groupe d'amis.

G221B : À quoi ressemble une année typique au Cercle ?

L.D. : Nous avons un rendez-vous immuable : le deuxième mercredi de chaque mois, au pub *The Galway*, à Saint-Michel. Même s'il n'y avait qu'une seule personne – ce qui n'arrive jamais – la réunion aurait lieu.

On y parle des nouveautés holmésiennes en tous genres, on apporte les derniers livres achetés, et on discute autour d'un thème : une nouvelle du canon, un personnage, ou un sujet transversal comme « les enfants dans le canon ». Nous terminons par un quiz avec un petit lot à gagner. Ensuite, nous dînons ensemble dans le quartier.

À cela s'ajoutent :

- un week-end d'anniversaire en janvier, avec dîner, Secret Santa holmésien, visites, escape game, spectacles...

- un voyage d'été, en France ou à l'étranger : Écosse, Devon, Italie, Transylvanie, Étretat sur le thème Arsène Lupin/Sherlock Holmes et même une nuit dans un château hanté à Fougeret, avec séance de spiritisme et apparition d'une entité nommée Hans Nitasi, qui nous aurait suivis depuis des années et qui est désormais la mascotte invisible du Cercle...

- des sorties culturelles : pièces de théâtre, expositions, films. Certaines troupes de théâtre nous consultent même pour des conseils sur leurs pièces holmésiennes.





Le selfie de fin de réunion : la signature du Cercle Holmésien de Paris

G221B : Vous avez aussi des rituels... comme le fameux selfie.

L.D. : Oui! Je ne sais plus quand c'est né, mais cela remonte à au moins dix ans. À la fin de chaque réunion, nous prenons un selfie devant le pub, avec Notre-Dame en arrière-plan.

Je pensais que c'était une blague interne. Mais en janvier dernier, lors du week-end BSI de New York, plusieurs personnes m'ont dit qu'elles attendaient toujours avec plaisir le moment où nous publions ce selfie sur notre compte Facebook. Il est devenu une sorte de signature du Cercle, et un témoin involontaire de la reconstruction de Notre-Dame.

G221B : Comment communiquez-vous entre les réunions ?

L. D. : Nous avons un groupe Messenger très actif, où nous



parlons presque tous les jours – et pas seulement de Sherlock Holmes. C'est un vrai lien d'amitié.

G221B : Avez-vous des relations avec d'autres clubs holmésiens ?

L.D. : Oui, et c'est une dimension que j'adore. Nous comptons parmi nos membres des holmésiens vivant à l'étranger, qui ne peuvent évidemment pas participer régulièrement aux réunions, mais qui ont envie de marquer ainsi leur attachement au club. Nous sommes proches de la *Sherlock Holmes Society of London*, et plusieurs membres du Cercle participent chaque année au dîner au Parlement. Certains ont même pris part à un voyage en Inde organisé par la SHSL.

Nous avons aussi des liens avec les clubs allemands, espagnols, italiens... C'est l'Union européenne holmésienne, et sans Brexit ! Et il y a aussi, bien sûr les États-Unis : je suis membre des BSI, et plusieurs membres du Cercle participent à des réunions américaines en ligne.

Nous accueillons aussi volontiers les holmésiens étrangers de passage à Paris. C'est ainsi que nous avons rencontré Bonnie MacBird, Chuck Kovacic, Terry

Mc Cammon, ou plus récemment Dan Andriacco

J'ai même participé à une réunion au Brésil, qui s'est transformée en événement à la Fnac de Rio, avec 80 personnes, alors que je pensais boire un café avec cinq fans ! ... Je voyage beaucoup, pour mon travail autant que par goût personnel, et l'une de mes marottes est de chercher des lieux holmésiens dans les endroits que je visite, au Japon comme en Lettonie.

G221B : Comment voyez-vous l'avenir du Cercle ?

L.D. : Avec optimisme. Nous avons plus de dix ans d'existence, et de nouveaux membres – y compris des jeunes – nous rejoignent. Le rendez-vous du Galway ne changera pas. Nous continuerons à proposer des voyages, comme celui prévu dans les Cornouailles sur les traces du Pied du Diable en août prochain.

Et l'actualité holmésienne ne faiblit jamais : nouvelles séries, nouvelles publications... L'intérêt se renouvelle sans cesse. Le Cercle évolue, mais reste fidèle à son identité : le canon demeure notre socle, même si nous accueillons toutes les formes d'adaptation.



DOSSIER SPÉCIAL



SHERLOCK HOLMES

DéTECTIVE DE L'ÉTRANGE

- **Sherlock Holmes, détective de l'étrange malgré lui**, par Brigitte Maroillat
- **Le fantastique selon Conan Doyle : rencontre avec Paul Chapman et Mark Jones**
- **Interview : Benoit Dahan et Cyril Liéron, auteurs de la série *Dans la Tête de Sherlock Holmes***
- **Le fantastique anglais fin-de-siècle, héritier inquiet du roman gothique** par Fabienne Courouge



Sherlock Holmes, détective de l'étrange malgré lui

Par Brigitte Maroillat

Figure de la logique pure, Sherlock Holmes n'a pourtant cessé d'être happé par l'étrange. Chez Conan Doyle, l'étrange n'est qu'un décor destiné à mieux exalter la raison. Mais l'imaginaire contemporain a transformé le détective en enquêteur de l'occulte, projeté dans des univers où l'ombre, le fantastique et l'horreur défient son esprit analytique. Cette métamorphose interroge : comment le champion de la logique est-il devenu détective de l'étrange ?

Depuis sa première apparition sous la plume de Sir Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes s'est imposé comme l'incarnation du détective rationnel, maître de la logique et de l'observation. Pourtant, dans plusieurs récits, il tutoie le surnaturel et explore des affaires qui semblent défier l'explication scientifique. Cette tension entre raison et mystère a nourri l'imaginaire des lecteurs. Mais en aucune manière, Conan Doyle n'a voulu faire de Sherlock Holmes un détective de l'étrange, même s'il aimait les mises en situation inquiétantes en jouant sur la mise en scène d'un Londres lugubre. Toutefois, en icône

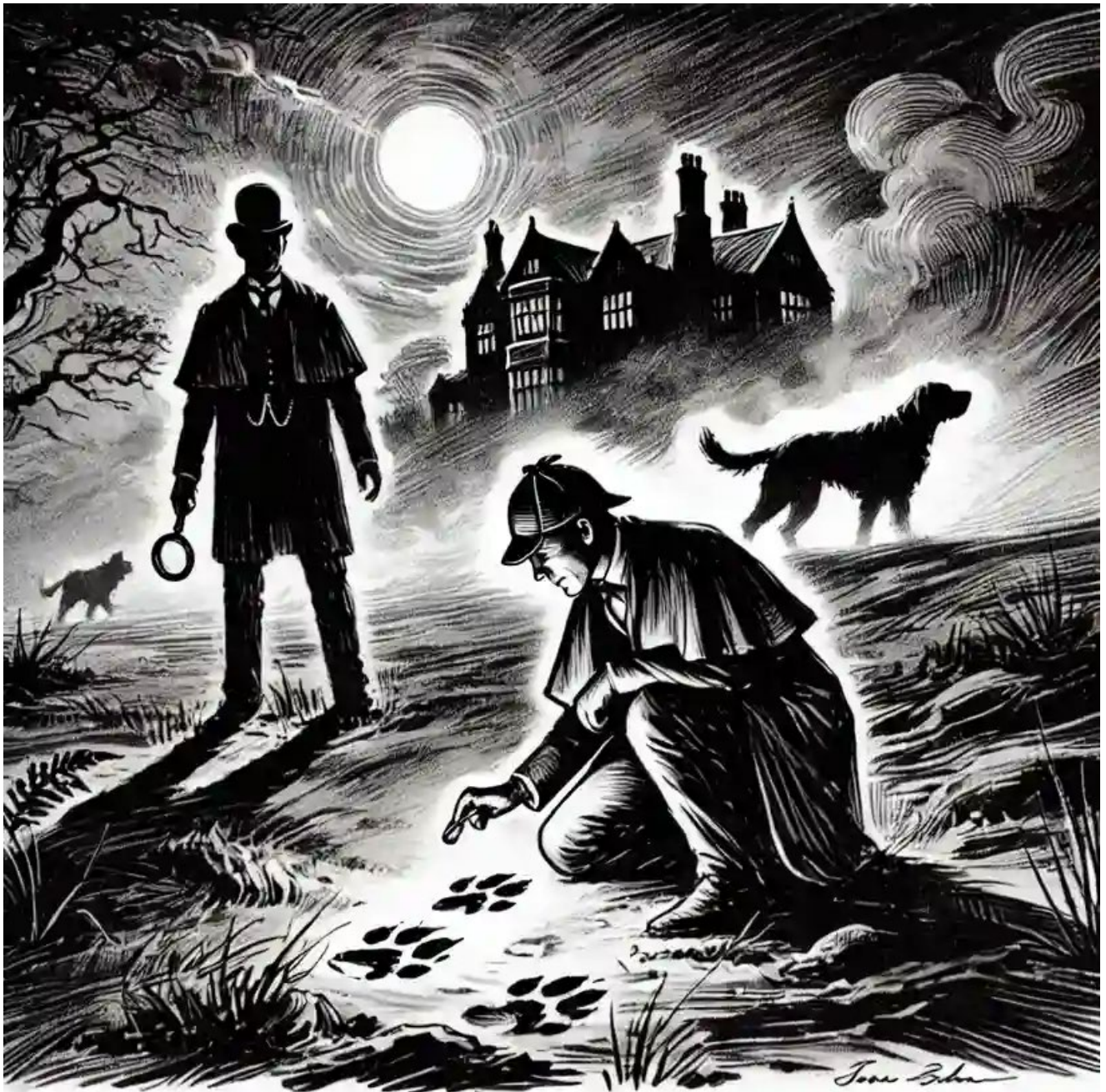
adorée, Sherlock Holmes a fait l'objet de tous les fantasmes, et très vite l'imaginaire créatif l'a transposé dans des univers horrifiques, imposant ainsi dans les esprits la croyance collective selon laquelle Sherlock Holmes est un détective pleinement dédié au surnaturel. De nombreux auteurs modernes ont en effet transformé Holmes en véritable enquêteur de l'occulte. Romans, films, séries et bandes dessinées explorent des trames où il affronte fantômes, créatures fantasmagoriques ou sociétés secrètes. Récemment encore, un jeu de rôles « *Sherlock Holmes - Enquêtes surnaturelles* » propose d'incarner Holmes

face à des crimes surnaturels inexplicables. Ces récits amplifient l'aura gothique de l'œuvre originale tout en proposant un Holmes confronté à ce que sa raison peine à accepter. Ces œuvres offrent une vision alternative du détective de Baker Street face au déconcertant. Holmes est ainsi devenu, malgré lui, un détective de l'étrange.

L'art doyléen des apparences inquiétantes

Dans le Canon, Arthur Conan Doyle exploite fréquemment des éléments inquiétants ou mystérieux pour captiver ses lecteurs. L'exemple le plus emblématique est *Le Chien des Baskerville*, où une figure canine

fantomatique semble hanter les landes du Devonshire. Brume, manoir isolé, légende démoniaque, Doyle utilise les éléments gothiques pour installer la peur. La tension entre raison et mystère surnaturel est exploitée à merveille par l'auteur. Cette récurrence de l'étrange contribue à donner à la campagne anglaise un parfum d'inquiétante étrangeté, où chaque ruelle et chaque manoir semble cacher un secret. Plusieurs autres récits, comme *Le Vampire du Sussex* ou *La Crinière du Lion* flirtent également avec l'irrationnel. Holmes y démontre que, derrière les apparences occultes, se cachent souvent des crimes ingénieux ou des phénomènes



scientifiques mal compris. De même, dans *La Vallée de la peur*, le meurtre dans un manoir isolé et les indices inquiétants créent un climat presque spectral. Le frisson surnaturel amorce l'enquête et permet à Doyle de jouer avec les attentes du lecteur avant de révéler un complot mafieux. Chaque fois, le détective dissèque les indices et révèle une explication rationnelle, renforçant ainsi sa figure de champion de la logique face aux illusions.



Conan Doyle est un peintre des atmosphères. Il immerge le lecteur dans de noirs tableaux où l'étrange semble frapper aux portes de Baker Street. En ce domaine, son écriture repose sur trois ressorts. D'abord, l'auteur crée un contraste fort entre l'irrationnel et la raison. Le surnaturel attire l'attention et intensifie le suspense, mais Holmes agit comme un vecteur de rationalité. Ensuite, Doyle joue sur les peurs ou les croyances pour stimuler l'action. La peur ou le fait de croire au surnaturel pousse les personnages à commettre des erreurs, fuir ou agir, ce qui fait avancer l'intrigue. Enfin, l'auteur fait apparaître la révélation finale. En dissipant le mystère, il donne au lecteur la satisfaction

de voir la logique triompher de l'illusion.

Ainsi, Sherlock Holmes est plongé dans des atmosphères surnaturelles principalement pour mystifier le lecteur, avant de ramener l'intrigue à une explication rationnelle. Il démontre que les phénomènes apparemment inexplicables trouvent toujours une cause logique. Cette approche réaliste teintée d'étrange fonde la légende du détective, mais ne le spécialise nullement dans le fantastique. L'irrationnel n'est ici qu'un ressort de l'illusion

narrative construite par l'auteur. Les investigations de Holmes rappellent que, derrière les légendes et les peurs ancestrales se cachent des réalités humaines, parfois plus inquiétantes encore que les fantômes.

Le triomphe de la logique et de la raison

Au cœur de certains récits du Canon se tient le conflit entre l'esprit scientifique de Holmes et l'apparente intrusion du surnaturel. Sherlock Holmes se positionne comme un esprit scientifique dans un monde encore pétri de

croyances et de superstitions. Son célèbre adage, « *Une fois l'impossible écarté, ce qui reste, même improbable, doit être la vérité* », illustre sa méthode : le surnaturel n'est jamais accepté comme explication finale. En ce sens, le détective incarne la raison et le scepticisme. Dans un contexte surnaturel, son personnage gagne en complexité : son esprit analytique est mis à l'épreuve, et l'auteur peut jouer avec ses rares moments de doute.

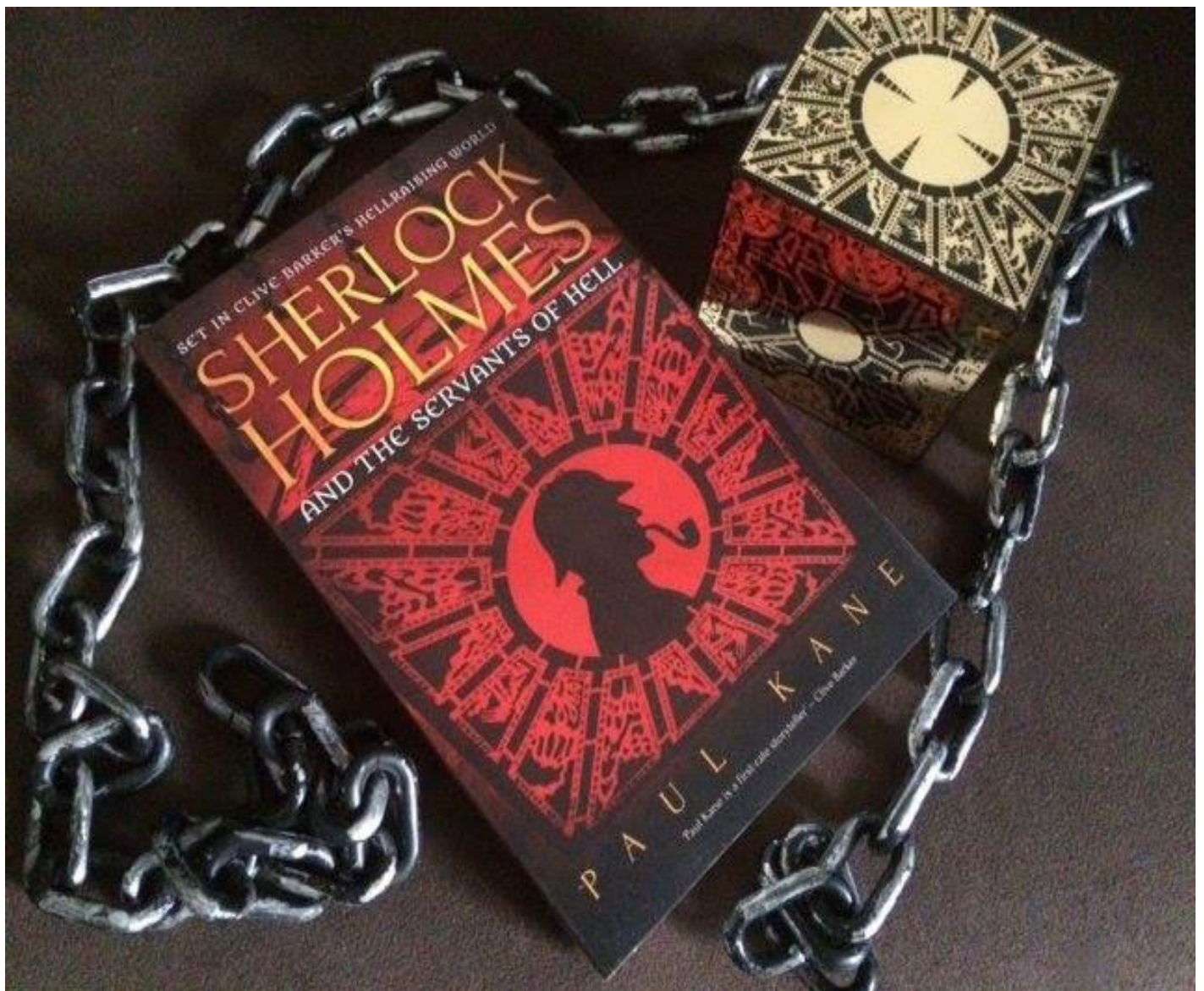
En somme, l'intérêt narratif réside ici dans la confrontation entre la logique implacable de Holmes et la persistance d'un monde que la raison peine à contenir. Le recours au surnaturel remplit plusieurs fonctions : créer une atmosphère de suspense et d'angoisse, et

mettre en valeur la rationalité et le sang-froid de Holmes. La figure du détective devient alors l'esprit cartésien confronté aux mystères ésotériques de l'Angleterre victorienne à une époque où le spiritisme, les loges de sociétés secrètes et les rites anciens fascinaient le public. En définitive, Sherlock Holmes est un détective de l'étrange non parce qu'il croit au surnaturel, mais parce qu'il se pose comme l'ultime rempart contre l'irrationnel. Ses enquêtes transforment la peur et le mystère en vérité logique, révélant autant la noirceur des humains que la puissance de la raison. Cet aspect de l'œuvre de Doyle a tant fasciné qu'au fil des romans qui lui ont été consacrés par pléthore d'auteurs, Sherlock Holmes est devenu le combattant des ténèbres, le dernier rempart face aux sorts maléfiques et

créatures horribles ; une sorte d'exorciste des phénomènes paranormaux.

La surenchère des romans apocryphes : du surnaturel à l'horreur

Dans la littérature dérivée et les récits apocryphes, Holmes est parfois confronté à des affaires qui dépassent la simple logique criminelle. Des auteurs modernes, comme Lyndsay Faye ou James Lovegrove, l'ont placé face à des mystères teintés de fantastique, mêlant sciences occultes, sociétés secrètes et phénomènes paranormaux. Dans ces récits, Holmes reste fidèle à sa méthode d'analyse et cherche toujours à rationaliser ce qui semble surnaturel, mais l'ombre de l'inexplicable l'emporte souvent. Cette version « détective de l'occulte » montre un Holmes plongé dans



des affaires où la frontière entre raison et mystère s'efface, ajoutant une dimension fantastique, voire steampunk à l'univers classique de Baker Street. Ces œuvres questionnent la nature du mythe holmésien : peuvent-elles rester fidèles à l'esprit de Conan Doyle tout en explorant des territoires que l'original effleurait à peine ? La question se pose d'autant plus dans les œuvres qui ne circonscrivent pas le mythe holmésien à l'étrange, mais poussent l'expérience en le mariant à la science-fiction et à l'horreur.

Et force est de constater que, dans ce domaine, les expériences ont été nombreuses et variées. Le surnaturel, le fantastique et l'horreur ont été exploités par certains auteurs dans la veine de Conan Doyle en donnant à leur intrigue un dénouement réaliste, tel que *The House of Silk* d'Anthony Horowitz, *The Angel of The Opera* de Sam Siciliano, ou encore *Sherlock Holmes vs*

Dracula de Loren D. Estleman, également à la lisière du réalisme et du gothique. Mais l'imaginaire surnaturel horrifique l'emporte souvent dans les romans apocryphes, Holmes étant ici un véritable combattant des ténèbres. Ainsi, dans *Sherlock Holmes and the Servants of Hell*, Paul Kane plonge le détective et son fidèle Watson dans l'univers horrifique inspiré des Cénobites de Clive Barker. L'auteur explore comment l'esprit analytique de Holmes s'adapte quand la logique se brise face à l'horreur surnaturelle. James Lovegrove est également un spécialiste du genre. Dans son *Sherlock Holmes and the Shadwell Shadows*, et davantage encore dans *Sherlock Holmes et les Ombres de R'lyeh*, l'auteur confronte Holmes et Watson à un culte lié aux entités lovecraftiennes, dans une enquête mêlant meurtres rituels et visions cauchemardesques. On peut également citer *Sherlock Holmes et les Montagnes de la Folie* de Lois H. Gresh, fusionnant Conan Doyle



et Lovecraft, où Holmes enquête sur des disparitions mystérieuses le menant jusqu'en Antarctique. Les ressorts reposent ici sur l'isolement en une terre lointaine et hostile, et l'ampleur de forces inconnues.

Si, dans les romans apocryphes, Holmes n'évolue pas dans le surnaturel ou l'horreur, il lui arrive de se retrouver au cœur de la science-fiction. Plusieurs auteurs ont ainsi exploré la thématique des extra-terrestres. Dans ce registre, on peut citer *Simulacres martiens* d'Eric Brown, qui imagine Holmes confronté à des aliens après leur invasion de la Terre en 1897. De même, *L'Instinct de l'équarrisseur* de Thomas Day présente un Londres alternatif où Holmes interagit avec des extra-terrestres appelés les Worsh. Enfin, dans *Sherlock Holmes's War of the Worlds* de Manly Wade Wellman, l'univers de Conan Doyle et de H. G. Wells sont entremêlés. Le détective de Baker Street et son fidèle Watson se retrouvent plongés dans

l'invasion martienne de *La Guerre des Mondes*. L'ouvrage exploite l'idée que la logique et la rationalité de Holmes sont mises à l'épreuve face à des forces extra-terrestres dépassant les connaissances scientifiques de l'ère victorienne. Le roman met en perspective les croyances de l'époque et la peur suscitée par de potentiels envahisseurs.

On pourrait ainsi multiplier à l'envi les exemples de récits faisant de Sherlock Holmes un détective de l'étrange, tant ceux-ci sont pléthore. À l'aune de ces œuvres d'écrivains à l'imaginaire débordant, on peut s'interroger sur leurs motivations à plonger Sherlock Holmes dans des intrigues toujours plus étranges et horribles. Nous

voilà trois raisons principales.

Tout d'abord, le pouvoir d'évocation de l'écriture de Conan Doyle dans l'étrange fut si fort qu'il a marqué les esprits et amplifié le souvenir et le ressenti d'atmosphères inquiétantes dans le Canon. Les lecteurs devenus à leur tour auteurs et ayant été fascinés par la capacité de Conan Doyle à faire vivre le surnaturel dans une atmosphère et un style narratif saisissants, ont associé d'emblée le détective à l'inexplicable, ce qui n'est guère étonnant quand on pense que, pour une majorité d'Holmésiens, *Le Chien des Baskerville* fut l'élément déclencheur de leur passion.

Ensuite, les auteurs prennent le contre-pied de l'univers doyléen. Dans les romans apocryphes, le surnaturel a une existence, on ne peut le réfuter. L'approche consiste alors à montrer comment Holmes, par sa méthode, va combattre ce surnaturel que son esprit réfute pourtant. Ces récits questionnent les limites de la raison face à l'inexplicable, contrairement à Doyle, qui mettait en lumière le triomphe de cette même raison sur les peurs.

Enfin, il y a l'influence d'une fin de siècle à l'aura étrange par essence. C'est l'ère des découvertes les plus folles, où l'être humain dépasse les limites techniques. C'est aussi l'ère des changements radicaux où le monde se recompose et où les conflits s'installent. C'est une ère écartelée entre lumière et ténèbres, ce qui a d'ailleurs donné lieu au genre steampunk. Dès lors, il n'est guère étonnant que les auteurs de romans apocryphes mènent Holmes dans les méandres d'un monde à la fois fascinant et inquiétant. Ces récits fonctionnent, car ils exploitent les diverses facettes d'une époque qui peut engendrer des merveilles comme des monstruosité. Ils sont finalement le miroir d'un monde en pleine mutation. Ne vivons-nous pas en ce moment même une transition semblable ? L'imaginaire surnaturel et le fantastique holmésien ont encore de beaux jours devant eux.





Le fantastique selon Conan Doyle

Entretien avec Mark Jones et Paul Chapman, créateurs de *Doings of Doyle*

Par Fabienne Courouge

On croit connaître Conan Doyle parce que l'on connaît Sherlock Holmes. Le détective de Baker Street semble absorber toute la lumière, laissant dans l'ombre une œuvre pourtant immense, vibrante, audacieuse, où se côtoient le gothique, le fantastique, la science-fiction, les récits d'exploration, les fictions historiques et les expérimentations spirituelles. C'est précisément dans ces zones d'ombre que s'aventurent Mark Jones et Paul Chapman, deux doyléens passionnés, créateurs du podcast *Doings of Doyle*. Avec eux, nous avons exploré la face fantastique de Conan Doyle : un territoire où l'on croise des momies, des spectres, des savants téméraires, des femmes aux pouvoirs inquiétants, des visions d'apocalypse ainsi que des hantises très intimes, et qui nous fait découvrir à quel point Doyle est un point d'entrée vers toute la culture de son époque.

Deux trajectoires, une même passion

La première question posée à ces érudits concerne naturellement leur parcours, et ce qui les a amenés à se passionner pour l'œuvre de Conan Doyle. Pour Paul Chapman, tout commence à la fin des années 1980. « Je suis venu à l'univers de Holmes et de Doyle, comme tant de gens, par la série

avec Jeremy Brett », raconte-t-il. « J'ai lu le Canon puis je suis allé plus loin, parce que je m'intéressais déjà beaucoup à la littérature de genre de la fin de l'époque victorienne et de l'époque édouardienne. » Selon lui, à cette époque, Conan Doyle n'était pas encore reconnu comme un écrivain à part entière : il demeurait prisonnier de la figure qu'il avait lui-même créée. Paul devient alors membre

de la *Northern Musgraves Sherlock Holmes Society* et s'implique dans la mission que s'est donnée le groupe : réhabiliter Doyle, non pas seulement comme le père de Holmes, mais comme un auteur complet aux multiples facettes. C'est là qu'il découvre la veine gothique, étrange, surnaturelle de l'écrivain, un territoire littéraire qu'il ne quittera plus.

Mark Jones suit un chemin parallèle. Pour lui aussi, tout commence par les adaptations à l'écran et par les acteurs qui les portent : Basil Rathbone, puis Jeremy Brett. Après avoir dévoré les aventures de Holmes, il se tourne vers *Le Monde perdu*, puis vers les nouvelles historiques. Historien de formation, enseignant pendant plusieurs années, il trouve dans l'œuvre de Doyle un miroir fascinant sur la culture victorienne et édouardienne.

De cette passion commune naît *Doings of Doyle*, un podcast qui s'est imposé comme une référence pour celles et ceux qui souhaitent explorer l'œuvre complète de l'auteur. Leur ambition est simple et pourtant immense : redonner à Conan Doyle la place qu'il mérite dans l'histoire littéraire.

Un écrivain cohérent dans sa diversité...

Il serait légitime de souligner le fait qu'être le créateur du personnage de Sherlock Holmes, chantre de la logique, peut sembler contradictoire avec le fait d'écrire, en parallèle, des histoires de

fantômes ou de possession. Pour Mark et Paul, cette coexistence n'est pas un antagonisme, mais une continuité. Mark parle d'une « force du récit : une manière de tenir le lecteur en haleine, d'imposer rythme et tension, de caractériser de manière efficace et juste ; des qualités que l'on retrouve aussi bien dans les enquêtes de Holmes que dans les histoires de spectres. Cette capacité à caractériser rapidement, à écrire des dialogues percutants, à donner un sens de l'événement – tout cela, on le retrouve facilement dans sa fiction fantastique aussi. »

Paul souligne quant à lui que l'auteur lui-même n'aurait probablement pas tracé de frontière nette entre ses récits gothiques et ses récits policiers. « Certaines aventures du détective jouent avec les limites des genres. *The Speckled Band*, par exemple, pourrait presque être une histoire de maison hantée. »

Cette porosité des genres est caractéristique de la fin du XIX^e siècle, époque où les



Arthur Conan Doyle avec une apparition surnaturelle, vers 1922



— Je me suis senti saisir par derrière et lancer à l'eau comme une plume.

Illustration pour *Lot n°249* par Martin van Maele, 1906

catégories littéraires restent souples. Doyle passe du policier au gothique, de l'aventure à la science-fiction, avec une aisance qui le rapproche d'auteurs comme Machen ou Blackwood, tout en s'en distinguant par une clarté et une vigueur stylistique propre

...et d'une grande modernité

Cette cohérence stylistique, alliée à une curiosité intellectuelle insatiable, explique pourquoi ses récits fantastiques conservent

aujourd'hui encore une fraîcheur étonnante. Doyle n'est jamais pesant, jamais englué dans un style victorien trop chargé : il écrit avec une clarté, une vivacité, une économie de moyens qui le rendent étonnamment moderne. Ses récits sont structurés avec une précision presque cinématographique. Ses personnages, même secondaires, ont une présence immédiate. « Doyle aurait été un grand scénariste de télévision », affirme Mark.

Cette modernité explique pourquoi ses récits fantastiques résonnent encore aujourd'hui. Ils parlent de science, de croyance, de peur, de progrès, de solitude, de désir, de domination ; des thèmes universels, intemporels. Par exemple, dans *The Poison Belt*, deuxième aventure du professeur Challenger, Doyle imagine que la terre traverse une zone d'éther toxique. Le récit, écrit en 1913, est d'une modernité saisissante : confinement, pénurie, fin du monde imminente, questionnement sur la place de l'humanité dans l'univers. Mark raconte l'avoir relu au début de la pandémie de COVID : « On n'avait besoin d'aucun effort d'imagination pour faire le lien. »

Des influences multiples : Poe, Stevenson... et la France

Les filiations de Doyle sont multiples, mais Mark et Paul sont unanimes : le nom qui s'impose est celui d'Edgar Allan Poe. Edgar Allan Poe apparaît comme une source majeure, tant pour la fiction policière que pour le surnaturel. Paul souligne que Doyle reprend Poe, mais l'humanise : là où Poe peut sembler distant, Doyle laisse transparaître une douceur, une forme de foi dans ce qu'il

raconte. Entre Poe et Doyle, Robert Louis Stevenson joue le rôle de pont : nouvelliste et romancier, Stevenson éclaire la manière dont Doyle construit ses récits courts. Doyle fut d'ailleurs flatté lorsqu'une de ses histoires anonymes fut prise pour un texte de Stevenson.

L'horizon d'influence dépasse la culture anglo-saxonne : Doyle lit le français et l'allemand. Paul cite Maupassant (*Le Horla*), Daudet, mais aussi le duo Erckmann-Chatrian, « qui ont leurs racines à la fois dans la fiction fantastique et dans la fiction historique ». Mark ajoute qu'« il y a probablement beaucoup à dire sur les influences françaises de Conan Doyle et sa fiction fantastique, car il lisait la presse française dont Wilkie Collins (ironie du sort) tirait lui-même ses idées. »

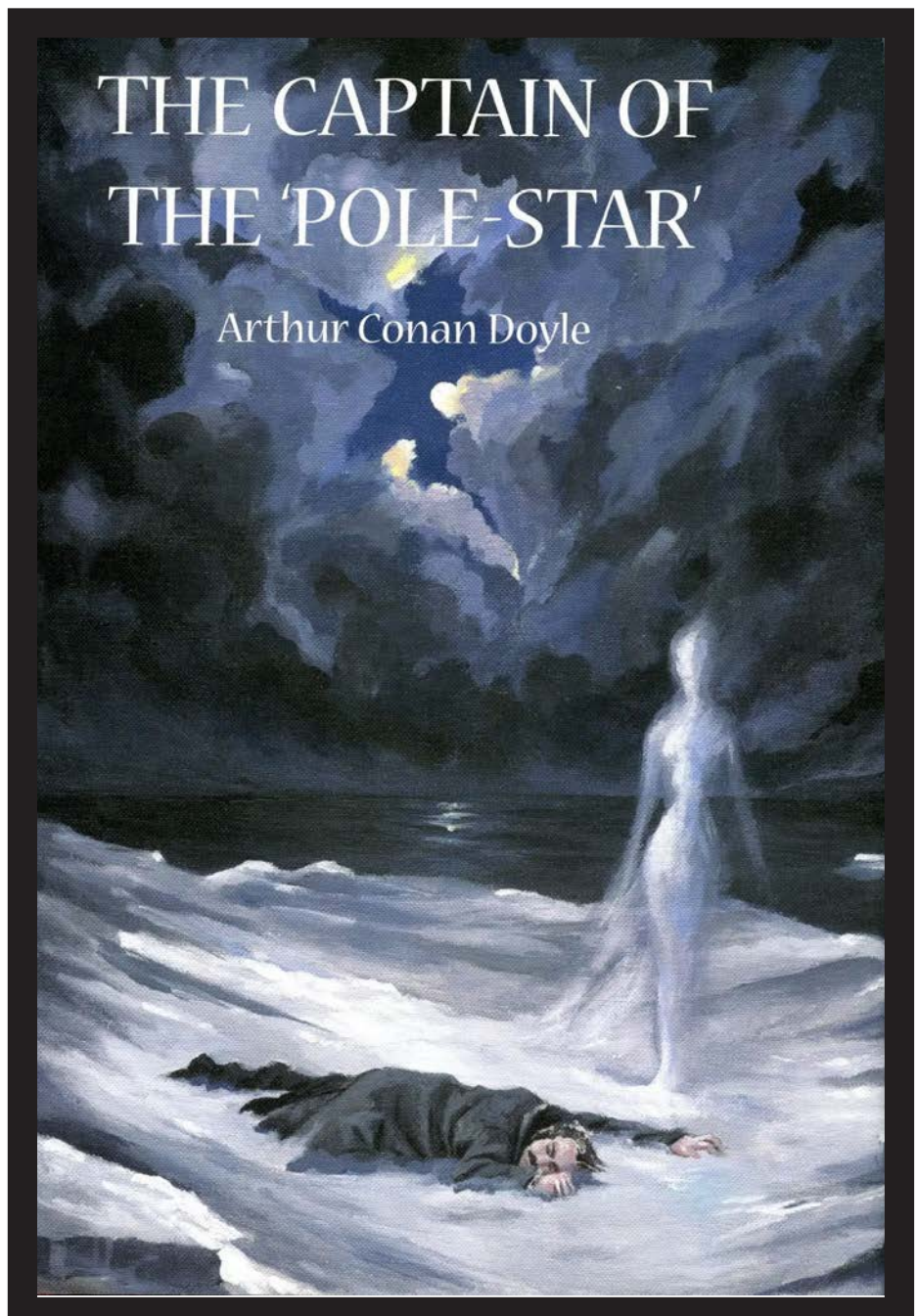
Cette ouverture se retrouve dans des récits comme *The Leather Funnel*, qui convoque la figure de la marquise de Brinvilliers, ou dans l'usage de la psychométrie, concept très en vogue dans certains cercles ésotériques européens. Doyle n'est pas un auteur insulaire : il se tient au contraire au carrefour de plusieurs traditions.

Le fantastique comme laboratoire intime...

L'un des aspects les plus fascinants de l'œuvre fantastique de Doyle est la manière dont elle reflète ses propres interrogations, ses doutes, ses enthousiasmes, parfois ses angoisses. Mark insiste sur ce point : « Doyle emprunte beaucoup à sa propre expérience.

Certains narrateurs font même preuve d'une pointe de misanthropie qui semble venir de lui. »

Une des constantes des récits fantastiques de Doyle est en effet la présence de médecins, de scientifiques, d'explorateurs. « Il a clairement l'habitude de créer des narrateurs qui empruntent à sa propre expérience », explique Mark. « Ce ne sont pas toujours des copies conformes de Conan Doyle, mais on a parfois, à travers ces narrateurs, de petits aperçus de certains aspects de son caractère qui ne ressortent peut-être pas aussi bien dans son autobiographie. »



Cette dimension autobiographique est particulièrement visible dans *The Captain of The Polestar* (*Le Capitaine de l'« Étoile-Polaire »*), un récit fantastique et pourtant l'un des plus personnels de Doyle. Inspiré de son expérience sur un baleinier arctique, le texte mêle observation réaliste, atmosphère glacée et apparition spectrale. La solitude, le froid, l'immensité blanche deviennent les vecteurs d'une inquiétude diffuse, presque métaphysique. Doyle y explore la frontière entre hallucination et surnaturel, entre fatigue extrême et vision mystique. L'histoire, écrite très tôt dans sa carrière, révèle déjà un auteur capable de transformer une expérience vécue en matière littéraire.

Paul insiste justement sur ce mélange singulier entre rationalité et romanesque. Doyle est un écrivain profondément marqué par les avancées scientifiques de son époque. La fin du XIX^e siècle voit naître la microbiologie, la radiographie, l'électricité domestique, les ondes radio, la psychologie expérimentale. Pour un esprit curieux comme le sien, ces découvertes sont autant de portes ouvertes sur l'inconnu qui le fascine. Mais il s'opère un brassage en lui, à l'image de la phrase prononcée par Sherlock Holmes : « L'art dans le sang prend les formes les plus étranges ». C'est, d'une certaine manière, ce qui se produit dans sa propre écriture. Il est le premier dans sa famille à embrasser une carrière scientifique, mais le romanesque est toujours là, mêlé de science et d'exploration.

Mais il y a aussi une dimension plus intime : son rapport au surnaturel. Contrairement à une idée reçue, Doyle ne devient pas spirite à cause de la Première Guerre mondiale. « Il s'y intéressait déjà dans les années 1880 », rappelle Mark. Arthur Conan Doyle deviendra l'un des plus fervents défenseurs du spiritualisme. Dans les années 1880-1890, Doyle joue encore avec ces thèmes. *The Parasite* et *Playing with Fire* mettent en scène des phénomènes psychiques, des médiums, mais avec une distance ironique,

parfois même comique. « Il s'amuse, mais il teste aussi des idées », résume Paul.

Le cheminement de Doyle vers le spiritualisme est long, complexe, et ses récits fantastiques en gardent la trace. « Si on veut étudier le parcours spirituel de Conan Doyle, je dirais à n'importe qui de lire ses récits fantastiques », affirme Paul. « C'est absolument central et cela fait partie intégrante de son engagement progressif. Plutôt que d'écrire un article scientifique pour convaincre le public, il les met en scène dans la fiction. »

Plus tard, dans les années 1920, le ton change et Sir Arthur devient plus prosélyte. Mark cite *The Land of Mist* (*Au Pays des brumes*), où Doyle fait de Challenger un converti au spiritualisme : « C'est une pièce directe de propagande spiritualiste. » Dans *The Maracot Deep* (*Le Gouffre Maracot*), roman de science-fiction teinté de théosophie, les idées ésotériques sont tout aussi présentes que les spéculations scientifiques.

...mais aussi comme miroir des malaises de son époque

Une des constantes des récits fantastiques, de leurs débuts à nos jours, est de sublimer les angoisses de leur temps. On peut citer à cet égard les fameux exemples du *Dracula* de Bram Stoker comme écho à la peur de l'invasion par l'étranger, ou bien *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* de Robert Louis Stevenson comme celui des dérives de la science, ou encore la fascination pour la femme nouvelle, puissante, inquiétante, la « *New Woman* » incarnée par la vampire *Carmilla* de Sheridan Le Fanu.

N'échappant pas à cette règle, les récits fantastiques de Doyle reflètent les tensions de la société victorienne et édouardienne. Des histoires telles que *Lot No. 249* (*Le Lot n°249*) ou *The Ring of Thoth* (*L'Anneau de Thot*) expriment une peur du « retour de flamme » colonial. Mark évoque alors le concept de « gothique impérial » développé par Patrick Brantlinger : « C'est la théorie selon laquelle il existait une sorte de culpabilité impériale,

que tous les écrivains des années 1880 et 1890 avaient commencé à diffuser dans leurs écrits. Il y a une part de vérité là-dedans, mais il ne faut pas l'exagérer, car Conan Doyle était un ardent impérialiste. Je ne crois pas qu'il ait particulièrement ressenti de culpabilité envers les territoires des colonies britanniques et leurs habitants.»

Paul nuance à son tour : « Pour le gothique impérial, j'ai tendance à penser que c'est exagéré parce que, pour beaucoup d'écrivains de ce type, c'est de l'exotisme et je pense que c'est ce qui entre en jeu dans beaucoup de ces histoires, surtout chez des auteurs comme Conan Doyle ou Rider Haggard. C'est plutôt un message du type : « *voici les dangers de ces mondes, et c'est une bonne chose que nous soyons là pour les garder sous contrôle.* »

En revanche, ils reconnaissent volontiers que certaines angoisses plus personnelles affleurent, notamment dans *The Parasite* ou *John Barrington Cowles*, où apparaissent des figures de femmes puissantes, hypnotiques, dangereuses. « Les angoisses sont là, dit Paul. La *New Woman*, la femme émancipée,

la Femme Fatale (Miss Penclosa, Kate Northcott), tout cela fait partie de cette période. Doyle y projette clairement quelque chose de lui-même. »

Conclusion

Au fil de la conversation, une conviction s'impose : si Sherlock Holmes reste un personnage inépuisable, il ne doit plus faire écran à l'ensemble de l'œuvre de Conan Doyle. « Nous pensions que le combat était gagné », avoue Mark, en évoquant un récent classement de la BBC des 100 plus grands livres britanniques, parmi lesquels Doyle ne figure pas. « Apparemment, non. Nous avons encore du travail. »

Ce travail, Mark et Paul le poursuivent épisode après épisode, texte après texte, en montrant que Doyle n'est pas seulement un grand auteur de récits policiers, mais aussi l'un des grands architectes du fantastique moderne, un écrivain qui a su capter les angoisses de son époque, les transformer en récits haletants et ouvrir des voies que d'autres (Lovecraft ou Robert E. Howard) emprunteront après lui.

Portes d'entrée dans le fantastique doyléen

Lorsque je leur demande quels récits ils recommanderaient aux lecteurs souhaitant découvrir cette facette de l'œuvre de Doyle, Mark et Paul hésitent non par manque d'idées, mais parce que choisir est un crève-cœur.

Mark cite d'abord *The Captain of The Polestar*, une histoire nourrie de l'expérience arctique de Doyle où la solitude, la glace et le silence composent un décor d'une puissance rare. Il évoque ensuite *Lot No. 249*, l'une des meilleures histoires de momie jamais écrites, dont le rythme haletant rappelle celui des enquêtes de Holmes. Enfin, il mentionne *The Case of Lady Sannox*, un récit grand-guignolesque, d'une cruauté presque insoutenable, qui montre Doyle au sommet de son art gothique.

Paul partage deux de ces choix, et y ajoute *The Leather Funnel*, une histoire profondément inquiétante, liée à la psychométrie et ancrée dans l'histoire française. Il souligne la richesse symbolique de ce texte, sa capacité à mêler histoire, psychologie et horreur.

Enfin, et parce que Sherlock Holmes ne peut pas être totalement oublié, les deux hommes recommandent *The Hound of the Baskervilles* qui, malgré son statut d'enquête policière, reste aussi l'un des plus beaux récits gothiques de Doyle.





Entretien avec Cyril Lieron et Benoît Dahan

auteurs de *Dans la Tête de Sherlock Holmes*

Propos recueillis par Brigitte Maroillat

Cyril Liéron et Benoît Dahan poursuivent leur exploration de l'esprit de Sherlock Holmes avec *Le Cauchemar du Loch Leathan*, second arc narratif de leur série *Dans la tête de Sherlock Holmes*. Après un premier diptyque londonien, ils entraînent cette fois le détective et son acolyte en Écosse pour affronter une énigme à l'apparence surnaturelle, librement inspirée du *Chien des Baskerville*. Fidèles au Canon, ils refusent de faire de Holmes un détective du paranormal : leur ambition reste de confronter son rationalisme à une terre de légendes et à la superstition de ses habitants. Comme toujours, leur virtuosité graphique et narrative transforme chaque page en expérience immersive. Durant l'entretien qu'ils nous ont accordé, ils reviennent sur leur passion commune pour Sherlock Holmes et sur leur désir de le faire voyager là où Doyle ne l'a jamais mené, tout en préservant l'essence du style d'origine.

La Gazette du 221B : Bonjour à tous les deux, pouvez-vous brièvement présenter votre parcours pour ceux qui ne vous connaîtraient pas encore ?

Benoît Dahan : Après le lycée, j'ai intégré une école d'art graphique plutôt orientée design. À la fin des années 1990, je me suis lancé dans l'illustration de presse, un métier que j'ai exercé plusieurs années. Mais au

fil du temps, l'envie de revenir à mon rêve d'enfant — faire de la bande dessinée — s'est imposée. Cela m'a pris du temps avant de réussir à placer un projet de BD chez un éditeur. C'était *Psycho investigateur*, publié en 2013 aux Éditions Petit à Petit

Cyril Lieron : Mon père était auteur de bandes dessinées, j'ai donc baigné dans cet art depuis ma plus tendre enfance. J'ai été coloriste de bandes dessinées pendant une

douzaine d'années. Benoît est un ami de lycée depuis la classe de première, et nous avons depuis longtemps nourri l'envie de faire un projet ensemble.

G221B : Justement, comment avez-vous associé vos talents autour de Sherlock Holmes ?

B. D. : Sherlock Holmes est un personnage qui m'accompagne depuis l'enfance.

À dix ans, j'ai découvert *Le Secret de la pyramide* (Barry Levinson, 1986) au cinéma, un film que je revois encore aujourd'hui avec le même plaisir.

À douze ans, j'ai vu *Le Chien des Baskerville* de la Hammer (Terence Fisher, 1959) avec Peter Cushing : un choc. À quinze ans, j'ai commencé à lire les nouvelles du Canon. Quand j'ai rencontré Cyril au lycée, nous parlions déjà de Sherlock, mais sans imaginer que cela deviendrait un projet commun. Il a fallu attendre 2017-2018 pour que nous reprenions cette idée qui nous tenait à cœur depuis longtemps.

C. L. : Ma trajectoire est inverse. Mon premier contact marquant avec le personnage a été le film *Le Chien des Baskerville*, diffusé en 1984 dans le cadre de l'émission d'Eddy Mitchell, *La Dernière Séance*. Et j'ai été littéralement captivé et j'en ai gardé une admiration toute particulière pour l'acteur Peter Cushing. Ensuite, j'ai vu *Le Secret de la pyramide* et lu quelques histoires du Canon au collège. Quand nous avons reparlé d'un projet commun des années plus tard, Sherlock s'est imposé naturellement : c'était

un personnage qui avait compté pour nous deux.

G221B : Avec ce nouvel opus, votre Sherlock Holmes passe des rives brumeuses de Londres aux landes mystérieuses de l'Écosse. Comment avez-vous eu l'idée de ce voyage ?

C. L. : Dans le Canon, Holmes voyage parfois, et il enquête aussi à la campagne. Nous avons envie de le faire évoluer dans un décor nouveau, et l'Écosse s'est imposée pour plusieurs raisons : c'est la terre natale de Conan Doyle, mais, paradoxalement, il ne l'a jamais utilisée comme cadre d'une aventure de Holmes. Nous voulions aussi rendre hommage à l'atmosphère du *Chien des Baskerville*, même si le roman se déroule dans le Devon. L'Écosse, avec ses légendes et ses paysages dramatiques, nous permettait de confronter le rationalisme de Holmes à une superstition locale très ancrée, sans tomber dans le surnaturel comme ont pu le faire certains auteurs de pastiche. Nous voulions rester fidèles à l'esprit holmésien.

B. D. : Nous connaissons bien l'Écosse pour y avoir fait plusieurs voyages. Pour ce diptyque, Cyril n'ayant pas obtenu son passeport à temps. Je m'y suis donc rendu là-bas avec mon épouse. J'ai pris énormément de photos et rassemblé de la documentation qui nous ont servi pour les besoins de l'histoire.

G221B : Dans cette dernière aventure, votre Écosse existe-t-elle vraiment ou est-elle un lieu fantasmé ? Et auquel cas, comment parvenez-vous à agencer les éléments réels et ceux qui relèvent de l'imaginaire ?

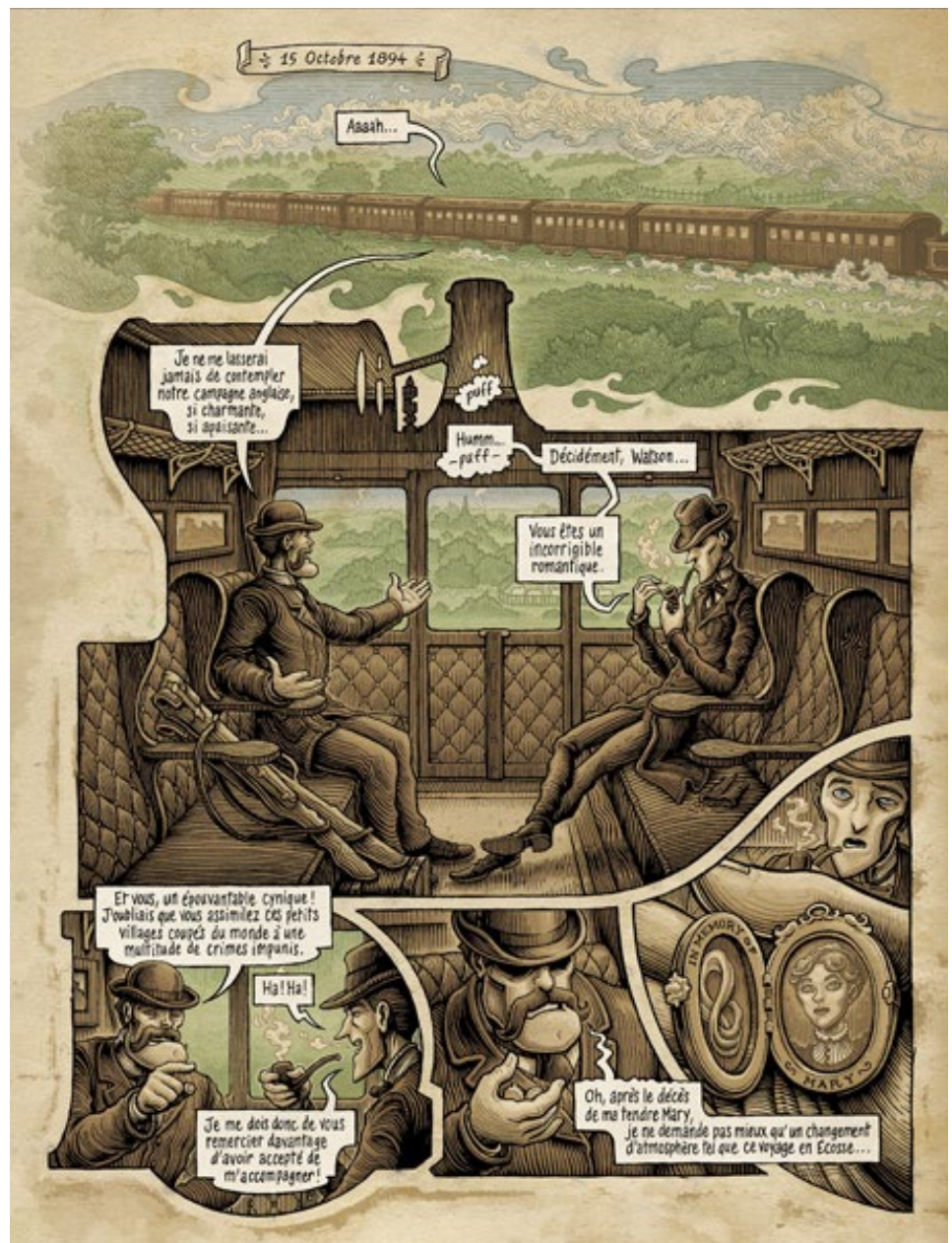


B. D. : C'est un mélange. Nous avons utilisé des éléments historiques, tels que la *Confrérie des Cavaliers*, dont certaines déclarations misogynes – notamment l'idée de « dompter les femmes comme les chevaux » – sont reprises telles quelles. Pour ce qui est de l'Écosse elle-même, nous avons mis du temps avant de choisir le lieu précis : le village d'Armishader, sur l'île de Skye autour de Portree. C'était très compliqué, car, pour les besoins de l'intrigue, il nous fallait un château à proximité du loch, un village et une tour en ruine... Nous avons finalement pris le paysage reculé le plus frappant, l'île de Skye, auquel nous avons ajouté le *Old Man of Storr* en arrière-plan, le rocher le plus connu de la région, ainsi que le lac qui est au pied et qui s'appelle vraiment le Loch Leathan. Nous l'avons retenu parce que l'arrière-plan avec les rochers était magnifique. La plus grosse entorse que nous faisons au réel, c'est d'avoir rendu ce lac très plat alors que, dans la réalité, il est très accidenté et dramatique. Le petit clin d'œil au réel qui me plaît bien dans notre travail, c'est le village d'Armishader, qui a réellement existé avant d'être en partie englouti après la construction d'un barrage. Donc, cela donne un peu l'impression d'une vraie malédiction, ce qui n'est pas pour nous déplaire. On peut imaginer que tout ce qui arrive dans notre histoire s'est réellement passé et que le village était maudit.

C. L. : Nous aimons partir du réel pour tisser notre imaginaire. Dans le premier diptyque, j'avais fait beaucoup de recherches sur la scopolamine, une plante réellement utilisée, pour en faire un élément narratif. Ici, nous avons procédé de la même manière : une base solide, puis une construction fictionnelle.

G221B : On relève des références au Canon, notamment le voyage en train au début de l'aventure. Est-ce une façon pour vous de toujours coller au plus près à l'œuvre de Conan Doyle ?

C. L. : Oui, tout à fait, à l'exception près que Watson n'est pas notre narrateur. Le lecteur voit l'histoire à travers la pensée de Holmes,



ce qui justifie sa présence constante. Pour le reste, nous nous interdisons toute idée qui ne serait pas conforme à l'esprit de Conan Doyle. Si une idée est séduisante, mais incompatible avec le Canon, nous préférons l'abandonner plutôt que de trahir.

B. D. : Il existe déjà beaucoup d'adaptations modernes – *Sherlock, Elementary...* Nous n'avons pas besoin d'en ajouter une. Notre originalité réside dans la forme : explorer l'intérieur de la tête de Holmes et montrer les coulisses de son raisonnement pour qu'il n'y ait pas besoin de dévier de la route tracée par Doyle.

G221B : **Votre détective est très inspiré de Peter Cushing. En quoi cet interprète est-il pour vous une figure holmésienne emblématique ?**

B. D. : C'est un Sherlock qui a marqué notre imaginaire d'enfants. En ce qui me concerne, il y a eu également Nicholas Rowe et nous sommes également très fans de Jeremy Brett et de Benedict Cumberbatch, qui a un visage extrêmement intéressant pour un dessinateur. Mais Peter Cushing reste notre référence, car c'est un acteur d'exception avec un charisme incroyable. Ses traits émaciés, ses pommettes saillantes, des doigts et des bras interminables...et enfin ce petit côté hautain qui colle bien à Sherlock Holmes.

C. L. : Quand j'écoute des livres audios de Holmes, je vois son visage. Si nous avions eu quinze ans de plus, notre référence aurait peut-être été Basil Rathbone. Chaque génération a son Sherlock. Nous, c'est Cushing avec son visage anguleux. Ses traits sont fascinants.

G221B : **Justement en parlant du visage anguleux de votre personnage, il semble que, dans cette aventure, il soit plus émâcié encore que dans le premier diptyque. Est-ce une impression ou cela a-t-il été voulu et travaillé pour mettre le personnage au diapason de l'ambiance inquiétante ?**

C. L. : C'est un phénomène très classique

en bande dessinée. Plus le dessinateur va dessiner ses personnages, les faire vivre, plus leurs traits évoluent. Je pense que, sur les deux premiers albums, il fallait que Benoît s'approprie le personnage, et maintenant il lui donne corps tel qu'il l'imagine aujourd'hui.

B. D. : Je n'ai pas forcé le trait. J'ai toujours voulu un Sherlock aux traits anguleux, mais je ne veux pas être prisonnier d'un modèle. Le personnage doit pouvoir évoluer.

G221B : **Parlons de votre Watson sur lequel, à ma connaissance, on ne vous a pas beaucoup interrogés. Quelle est votre source d'inspiration ?**

B. D. : Pas de modèle précis, mais David Burke, le premier Watson de la série Granada, correspondait bien à l'image que nous nous faisons du docteur : jeune, robuste, crédible. Nous voulions rompre avec les Watson bedonnants souvent montrés à l'écran. Pour prendre le contre-pied de toutes ces caricatures, on a imaginé notre docteur vigoureux et volontaire, avec ce menton proéminent.

C. L. : Oui, Watson est un militaire et un médecin en exercice, donc un homme en pleine possession de ses moyens physiques. C'est pourquoi nous l'avons voulu costaud et efficace lors d'une bagarre, ce qui est cohérent avec son passé en Afghanistan.

G221B : **Restons un peu sur Watson parce que, dans ce nouvel opus, l'action se situe en 1894. Au cours du voyage en train, le docteur évoque le décès de son épouse. Est-ce un détail ou un élément narratif essentiel ?**

B. D. : Nous avons toujours souhaité que nos histoires s'inscrivent dans la chronologie holmésienne. 1894 est une année charnière : Holmes revient après Reichenbach, Watson est en deuil. Ces épreuves nourrissent l'histoire et influencent leur manière d'affronter les événements.

C. L. : On ne peut pas en dire trop, mais ce drame aura un rôle important dans le second



tome. Nous l'avons intégré pour enrichir l'histoire.

G221B : Si cet élément de la vie de Watson est utilisé dans la suite de l'histoire, en profiterez-vous pour rehausser quelque peu le personnage ? Force est de constater qu'il n'a pas particulièrement brillé par sa sagacité et sa lucidité jusqu'ici...

B. D. : Je pense que vous avez raison. Nous nous sommes rendu compte un peu tard que nous avons concentré les moments forts de Watson dans le second tome, ce qui ne nous a pas sauté aux yeux, car nous avons en tête la vision globale. Mais, dans la suite de l'histoire, il sera mis davantage en lumière. Vous verrez même que Watson a fait une remarque qui passe un peu inaperçu et qui servira lors de la résolution de l'énigme...

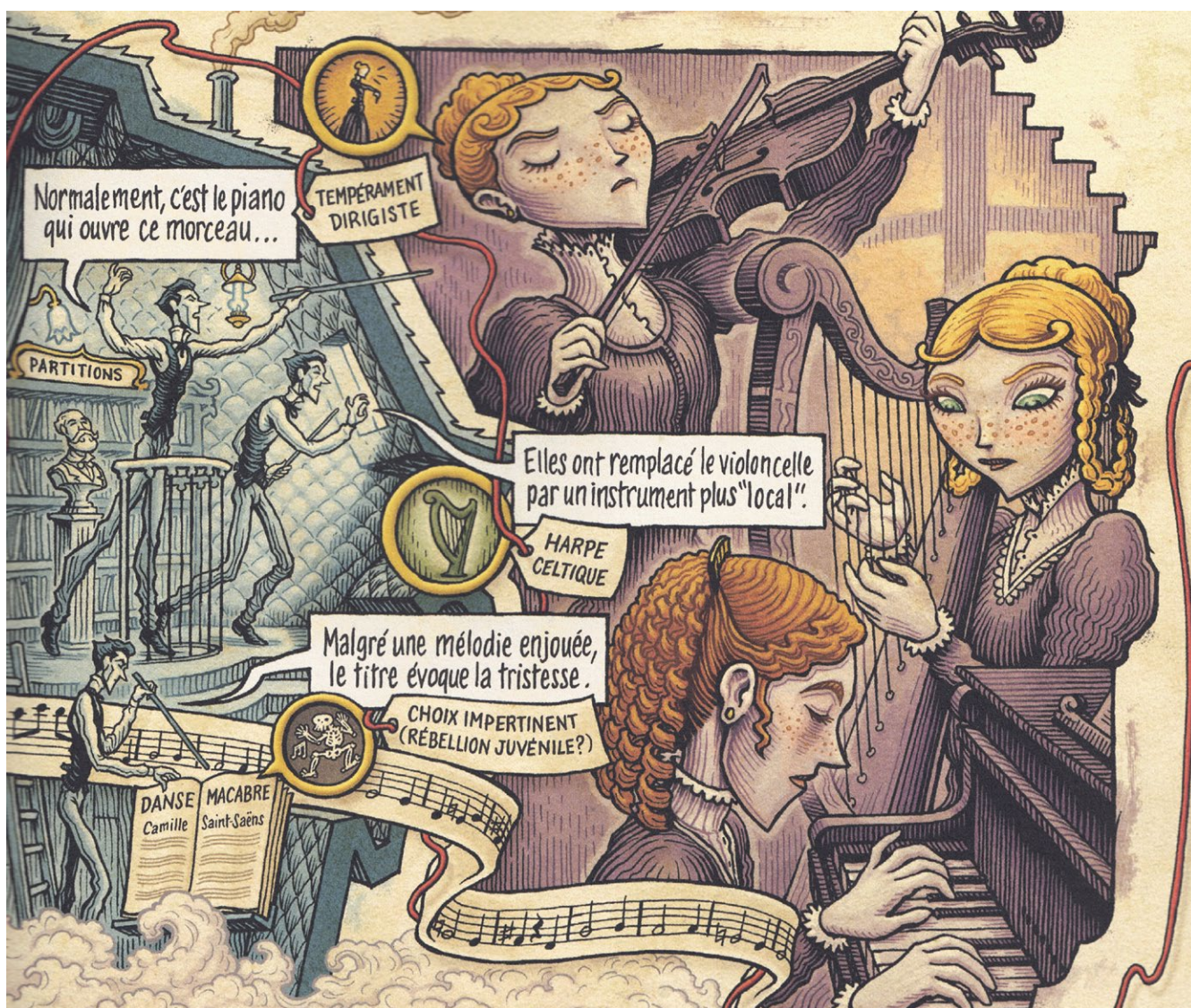
C. L. : Il est vrai que, dans ce premier tome, il n'est pas vraiment « une lumière » comme le dit d'ailleurs Sherlock Holmes. Mais ce qui est conforme à l'esprit de Conan Doyle, c'est qu'en relevant les erreurs de Watson, Sherlock arrive sur la voie de la vérité. Le docteur est un personnage qu'on aime beaucoup, mais on a essayé aussi d'illustrer la cruauté de certains propos de Sherlock Holmes vis-à-vis de son ami. Et même s'il ne brille pas dans les histoires, il apporte une part d'humanité au personnage de Holmes, qui est parfois très froid et calculateur.

G221B : Votre album tient un peu du jeu de piste, vous donnez des indications au lecteur pour appréhender les reliefs, les transparences et les doubles pages, au point de faire du livre un véritable objet d'art. Est-ce une façon pour vous de rendre un hommage aux origines littéraires de Sherlock Holmes ?

B. D. : C'est ce nous appelons des « effets spéciaux » de narration. En effet, cela met à l'honneur le livre papier, qui nous semble bienvenu, à l'ère de la dématérialisation. Nos éditrices nous soutiennent dans cette voie. Elles ont accepté tout de suite la découpe dans la couverture ainsi que tous les jeux de reliefs. Évidemment, cela a un coût, mais le prix de l'album reste raisonnable. Nous essayons d'obtenir un rendu hautement qualitatif qui pourrait être perçu comme un luxe dans d'autres pays, comme aux États-Unis ou au Japon, par exemple, où les bandes dessinées sont éditées dans un format souple.

C. L. : Même à l'heure du numérique et de l'intelligence artificielle, les héros de papier sont encore vivaces. Il n'y a rien de plus beau que de découvrir un univers en tournant les pages d'un livre, en ressentant ce qui relève du toucher et de l'olfactif. Il faut lire Sherlock Holmes sur papier pour saisir toute la profondeur et la complexité du personnage.

G221B : Vous surprenez le lecteur à chaque page qu'il tourne. C'est une expérience



immersive, mais en même temps, ce n'est pas une aventure interactive. Comment envisagez-vous et intégrez-vous le rôle du lecteur au fil de votre travail ?

B. D. : Le lecteur, même s'il ne peut pas influencer sur le cours des événements, reste actif. On l'invite à manipuler le livre et à découvrir les indices en même temps que Sherlock Holmes. C'est une lecture ludique qui relève du jeu de société et aussi, dans une certaine mesure, du jeu de rôle, avec lequel Cyril et moi sommes familiers.

C. L. : Comme vous l'avez dit, nous tentons autant que possible de surprendre et, pour ce faire, aucune double page ne doit être identique. Cela nous contraint à placer la barre assez haut et à nous mettre continuellement au défi.

G221B : Le processus d'écriture doit être

complexe avec autant d'effets visuels. Comment procédez-vous ?

C. L. : Nous écrivons les dialogues ensemble et nous nous obligeons à les ciseler ainsi qu'à chercher la concision. Les effets visuels prennent de la place, donc chaque mot compte. Nous tenons aussi à conserver les registres de langage de l'époque et cela constitue un véritable défi. Quand Sherlock recueille les témoignages de deux personnages issus de milieux sociaux différents, nous voulons qu'ils reflètent les disparités de la société victorienne. Cela fait aussi partie de notre passionnant travail d'écriture.

B. D. : Notre amitié facilite tout : je peux demander des ajustements pour servir la mise en page, et Cyril est toujours ouvert. Avec un autre scénariste, je passerais pour un casse-pied.

G221B : La séquence musicale autour de *La Danse macabre* de Camille Saint-Saëns, au cours de laquelle Sherlock Holmes déduit la personnalité de chacune des musiciennes à leur façon de jouer, est absolument remarquable. Comment est-elle née ?

C. L. : Une de mes amies, Marie Martarelli, qui est musicienne, nous a aidés à « mettre en musique » cette séquence. Elle nous a apporté son regard d'experte sur la musique classique. Sherlock Holmes est indissociable de son violon, mais il était difficilement envisageable qu'il l'emmène avec lui en Écosse. Et si Sherlock ne pouvait pas offrir d'intermède musical, il fallait amener la musique autrement. C'est de là qu'est née l'idée de mettre en scène ces trois jeunes filles de bonne famille jouant dans leur salon. Cela fait aussi partie de l'ambiance de l'ère victorienne.

B. D. : Marie avait suggéré de faire apparaître une autre œuvre, *Devil in the Kitchen*, un morceau traditionnel écossais. Nous souhaitions quelque chose de moins typé, de plus classique. Avec Cyril, nous avons finalement choisi *La Danse Macabre* car le nom de l'œuvre collait bien à l'ambiance de l'histoire. Et c'est aussi un hommage à la prodigieuse capacité d'analyse musicale de Sherlock Holmes. Nous nous sommes dit que voir le détective étudier le comportement de personnages, uniquement en écoutant leur façon très personnelle d'interpréter la pièce musicale, pourrait avoir un effet très holmésien.

G221B : Où en êtes-vous dans l'élaboration du second tome de ce diptyque ? Doit-on s'attendre à l'inattendu ?

C. L. : Toute la trame scénaristique est déjà écrite et toutes les scènes sont découpées. Benoît en est au début des dessins, donc il va falloir encore un peu de patience, car c'est un travail de longue haleine. Comme vous l'avez compris, nous allons essayer de surprendre le lecteur.

B. D. : Comme l'a dit Cyril, un long travail

nous attend encore. Cela prendra deux ans ; je ne peux malheureusement pas être plus rapide, même en m'y consacrant à plein temps. C'est vraiment un travail énorme. Je tiens également à vous annoncer que nous avons une autre histoire en réserve que l'on a très envie de faire. Et je pense que nous sommes bien partis pour donner une tournure concrète à ce projet de troisième diptyque. Le seul bémol, c'est qu'au rythme de deux ans de travail pour chaque tome, on sait d'ores et déjà que l'on sera mobilisés sur six ou sept ans !

G221B : Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ce nouveau diptyque ?

B. D. : C'est encore trop tôt. On ne peut pas vraiment en dire plus, si ce n'est que nous continuerons à être fidèles à l'œuvre de Conan Doyle.

C. L. : On peut toutefois prévoir que cette nouvelle aventure marquera un retour en ville du détective, pour rester dans l'esprit du Canon où les trois-quarts des histoires se déroulent à Londres. Que serait d'ailleurs le mythe holmésien sans cette cité iconique ?

G221B : Un mot pour conclure ?

C. L. : Pour ma part, je tiens à vous remercier pour cet échange qui nous a permis de nous exprimer sur des questions qui ne nous avaient jamais été posées auparavant, notamment sur la musique. Cela m'a fait plaisir de constater que l'effet de la scène était réussi, puisqu'elle a retenu votre attention !

B. D. : Les retours que vous nous avez faits, notamment à propos de Watson, sont très précieux pour nous. Cela influencera notre approche des prochaines aventures. Je tiens également à dire qu'il arrive que des lecteurs nous confient qu'ils ont lu le Canon grâce à notre série. C'est sans doute le plus beau retour que l'on puisse avoir en tant qu'auteurs.



Balade dans la littérature du temps de Sherlock Holmes



Le fantastique anglais fin-de-siècle, héritier inquiet du roman gothique

Par Fabienne Courouge

Né dans les couloirs obscurs du roman gothique, le fantastique anglais de la fin du XIX^e siècle se métamorphose en un miroir troublant des angoisses modernes. Entre science et superstition, mégapoles tentaculaires et demeures ancestrales hantées, doubles monstrueux et apparitions fantomatiques, il invente une nouvelle manière de raconter la peur : plus intime, plus psychologique, plus ambiguë. De Stevenson à Stoker, de Henry James à Oscar Wilde, retour sur un moment littéraire où l'Angleterre victorienne, si sûre d'elle en apparence, se découvre tourmentée par ses propres ombres.

Aux origines : le roman gothique, matrice du fantastique anglais

La littérature fantastique anglaise de la fin du XIX^e siècle ne surgit pas ex nihilo : elle s'enracine profondément dans la tradition gothique née à la fin du XVIII^e siècle. Ce roman gothique, inauguré par *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole (1764), puis magnifié par Ann Radcliffe, Matthew Lewis ou le *Frankenstein* de Mary Shelley, avait déjà posé les bases d'un imaginaire où l'irrationnel, l'angoisse et le sublime s'entremêlent.

Au XIX^e siècle, le gothique ne disparaît pas : il se transforme. Il quitte les châteaux en ruines et les forêts lugubres pour

« Ann Radcliffe, la sombre mère de tant de mystères et de tant de terreurs, était alors dans tout l'éclat de cette vogue qui donna le frisson à l'Europe. »

– Paul Féval, *La Vampire*

investir les rues brumeuses de Londres, les laboratoires, les maisons. Cette mutation, que les spécialistes identifient comme un renouveau gothique tardif, donne naissance à certaines des œuvres les plus marquantes de la littérature occidentale. Ces œuvres ne se contentent plus d'effrayer : elles interrogent, fissent, inquiètent. Elles font du surnaturel un miroir des angoisses sociales et psychiques ainsi qu'un outil d'exploration des crises modernes : crise de l'identité, crise de la science, crise de la morale, crise de l'Empire. Mais ce genre pose surtout une question essentielle : que se passe-t-il lorsque la raison vacille ? Cette interrogation deviendra centrale dans le fantastique victorien.

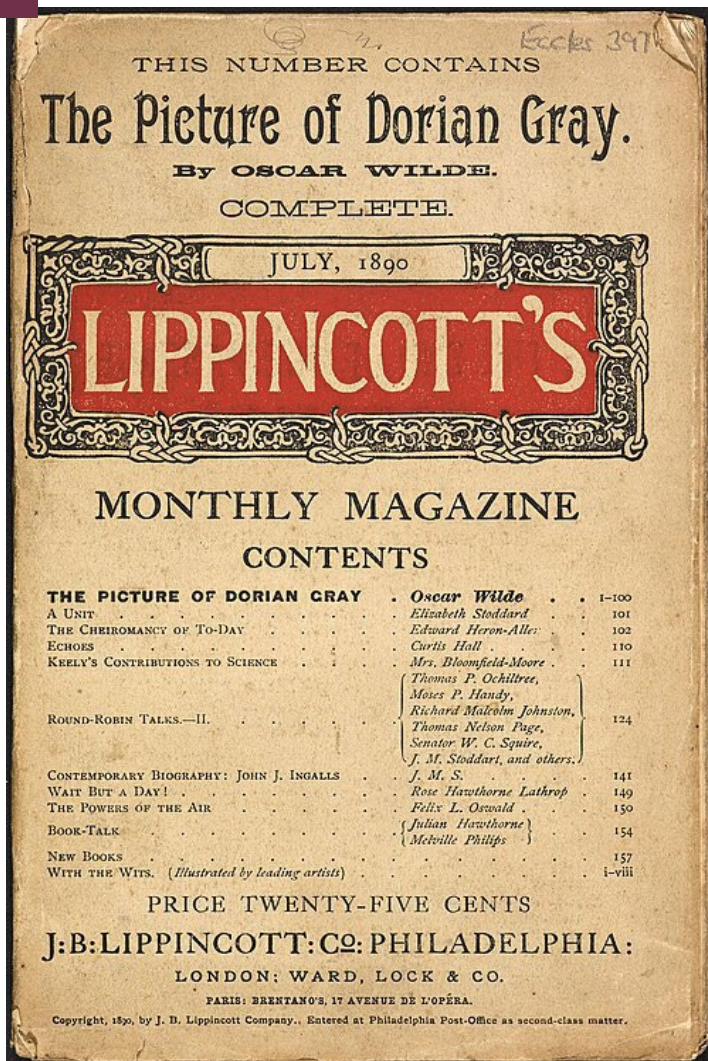
Fin de siècle : une Angleterre inquiète

En effet, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, les certitudes vacillent. Les années 1880–1900 sont marquées par une série de bouleversements qui nourrissent l'imaginaire fantastique :

- La science remet en cause les certitudes religieuses : Darwin, la médecine expérimentale, la criminologie, l'hypnose.
- La psychologie explore l'inconscient, les pulsions, les dédoublements de personnalité.
- L'Empire Britannique montre ses failles, suscitant des peurs d'invasion, de contamination, d'altérité menaçante.
- La ville moderne devient un espace d'anonymat, de danger, de fragmentation.



Illustration pour *Le Château d'Otrante* - Gravure, 1765



C'est dans ce climat que les années 1880 – 1900 voient fleurir une multitude de récits où l'étrange, l'inquiétant et le surnaturel se mêlent aux préoccupations modernes, tels que *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* (1886) de Stevenson, *Dracula* (1897) de Bram Stoker, les créatures d'H.G. Wells dans *L'Île du docteur Moreau* (1896) ou les fantômes d'Henry James (*Le Tour d'écrou*, 1898).

Ces angoisses modernes sont déclinées en thèmes récurrents que nous allons détailler ci-dessous.

La fragmentation du moi et le double monstrueux

Le fantastique naît ici de l'inquiétante étrangeté freudienne : ce qui effraie, ce n'est pas l'apparition d'un monstre, mais la révélation que ce monstre est en nous. Stevenson invente ainsi un fantastique

psychologique, où la peur se loge dans les fissures de l'identité.

Parmi les œuvres emblématiques de ce tournant, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* (1886) occupe en effet une place centrale. Stevenson y met en scène un Londres nocturne, brumeux, où les rues deviennent le reflet d'une psyché fragmentée. Le monstre n'est plus une créature extérieure : il est l'autre soi, la part primitive, violente, refoulée.

Hyde incarne la peur de la dégénérescence, concept alors omniprésent dans les discours scientifiques et sociaux. Les théories de Lombroso sur le criminel-né ainsi que les débats sur l'hérédité nourrissent la construction du personnage. Jekyll, figure du savant moderne, illustre, quant à lui, l'ambivalence de la science : promesse de progrès, mais aussi risque de transgression.

Ce thème est également abordé dans la nouvelle holmésienne *L'Homme qui grimpeait* (1923) de Conan Doyle, dans laquelle le professeur Presbury, scientifique désireux de retrouver une seconde jeunesse, abuse d'une drogue prescrite par un charlatan, qui le transforme en créature effrayante, mi-homme, mi-animal.

Le Portrait de Dorian Gray (1890) d'Oscar Wilde explore quant à lui le thème du double comme miroir moral par le biais du portrait qui vieillit, se corrompt et se déforme à la place du corps de Dorian. Ici non plus, le double n'est pas un autre personnage, mais une projection matérielle de la conscience, un miroir où se cristallisent les fautes, les désirs et les transgressions que la société victorienne refuse de nommer.

Le tableau devient le lieu de vérité tandis que Dorian incarne l'illusion, la surface, la beauté mensongère. Wilde utilise ce dédoublement pour dénoncer l'hypocrisie morale de son époque et pour interroger la séparation entre l'être et le paraître.

L'invasion du surnaturel dans le monde moderne

Mais l'inquiétant peut venir également de l'extérieur et c'est alors l'étranger qui est vecteur de l'étrange. Il incarne les peurs de la fin du siècle : peur de l'étranger, peur de la contamination, peur de la décadence de la civilisation britannique.

Avec *Dracula* (1897), Bram Stoker renouvelle radicalement le mythe du vampire. Le roman met en scène une confrontation entre un monde moderne (équipé de trains rapides, de télégraphes, de machines à écrire) et une force archaïque venue d'Europe de l'Est.

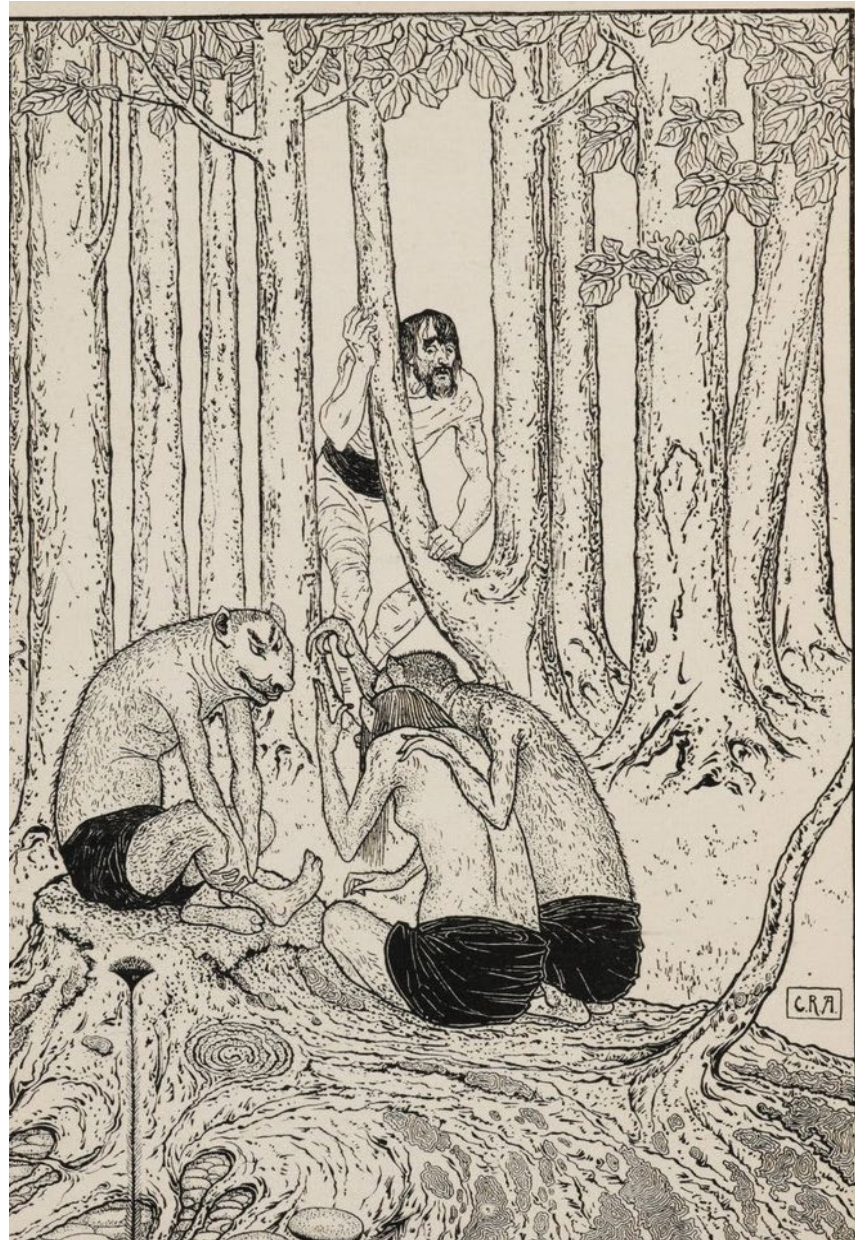
La structure polyphonique du roman, faite de journaux, lettres et télégrammes, renforce l'impression d'un monde rationnel assiégé par l'irrationnel où le vampire représente alors tout à la fois une menace sexuelle, politique et spirituelle.

Dans *Le Scarabée* (1897), Richard Marsh met en scène une entité égyptienne antique polymorphe qui cherche à se venger d'un membre du Parlement britannique. Le roman joue sur l'instabilité des apparences : on ne sait jamais si l'on a affaire à un être humain, un animal ou une entité surnaturelle. Ce roman d'invasion qui reflète les angoisses coloniales fut publié la même année que *Dracula*, avec lequel il a rivalisé en popularité.

On peut déceler, chez Conan Doyle, des résonances de ces angoisses à travers des personnages tels que Tonga dans *Le Signe des quatre* (1889) ou, plus proche de *Dracula*, le Baron Grüner dans *L'illustre Client* (1924).

Enfin, *L'Île du docteur Moreau* (H. G. Wells, 1896) porte une réflexion sur la science, l'évolution et la monstruosité. Wells imagine un savant qui transforme des animaux en quasi-humains par vivisection.

La monstruosité n'est pas ici un accident : elle est fabriquée, construite, le résultat d'une science qui outrepassé les limites morales. Les créatures hybrides (ni bêtes ni hommes) incarnent les peurs liées à l'évolution darwinienne, à la manipulation du vivant, et interrogent le lecteur sur la définition même de l'humain et ce qui le distingue de l'animal.



Lithographie de l'architecte Charles Robert Ashbee («C.R.A.») en frontispice de la première édition du roman de H.G. Wells, *The Island of Dr Moreau* (chez William Heinemann, 1896)

L'ambiguïté perceptive

Selon la définition de Tzvetan Todorov dans *Introduction à la littérature fantastique* (1968), le fantastique de la fin de siècle en Grande-Bretagne naît de l'hésitation éprouvée par un personnage (et partagée par le lecteur) face à un événement qui semble violer les lois naturelles.

Deux issues sont alors possibles :

- L'étrange : l'événement s'explique finalement par les lois naturelles.
- Le merveilleux : l'événement implique l'acceptation de lois surnaturelles.

Le fantastique est donc un moment, un équilibre instable entre ces deux pôles.

Contrairement à ses successeurs du XX^e siècle, le surnaturel fin-de-siècle n'est pas spectaculaire : il est insidieux, ambigu, troublant. Il se manifeste dans des détails banals, des sensations, des impressions et fissure insidieusement le quotidien.

Le quotidien se dérègle : une porte ouverte, un papier peint, un lit vide deviennent des portes d'entrée vers l'invisible. Et l'inquiétant naît de l'hésitation : hallucination ou apparition ?

Cette notion d'ambiguïté apparaît dans la littérature anglaise dès le milieu du XIX^e siècle, par exemple dans le chef-d'œuvre gothique *Les Hauts de Hurlevent* (Emily Brontë, 1847), quand les apparitions du fantôme de Catherine peuvent être considérées comme des hallucinations provenant de l'esprit troublé d'Heatcliff, ou dans *Carmilla* de Sheridan Le Fanu (1872) où la narration subjective entretient le doute : Carmilla est-elle un vampire réel ou une projection des désirs, peurs et fantasmes de Laura ?

Avec *Le Tour d'écrou* (1898), Henry James pousse cette notion à son paroxysme. Ici, l'horreur ne repose pas sur la présence avérée de fantômes, mais sur l'incertitude radicale qui entoure leur existence.



Illustration de l'édition originale de *Carmilla*, de Sheridan Le Fanu, par David Henry Friston- 1872



H.P Lovecraft

Le lecteur oscille sans cesse entre deux interprétations : les enfants sont-ils réellement possédés, ou la gouvernante projette-t-elle sur eux ses propres fantômes et névroses ?

La monstruosité ne prend plus la forme d'un monstre : elle devient un glissement, une déformation, une altération du familier. Henry James transforme le surnaturel en espace de projection, en révélateur des tensions morales et sexuelles de l'époque.

Chez Conan Doyle, des traces de cette ambiguïté perceptive se retrouvent notamment dans *Le Chien des Baskerville* (1902) ou *Le Vampire du Sussex* (1924), mais surtout dans l'histoire de la main coupée réclamant d'être rendue à son propriétaire décédé dans *La Main brune* (1899), ou dans *Le Capitaine de l'Étoile polaire* (1883), où les apparitions fantomatiques perçues par les marins sont peut-être le fruit des conditions climatiques extrêmes auxquelles ils sont soumis.

De Stevenson à Henry James, de

Stoker à Wells, les écrivains fin-de-siècle transforment le fantastique en un miroir des angoisses modernes : peur de la dégénérescence, de l'invasion, de la fragmentation du moi, de la science qui outrepassse ses limites. En cela, le fantastique fin-de-siècle n'est pas seulement un genre littéraire : il est un symptôme. Il dit l'effritement des certitudes, l'émergence de l'inconscient, la fragilité de l'identité moderne.

Il ouvre la voie aux inquiétudes développées dans la science-fiction du XX^e siècle (de Lovecraft à J.G Ballard) où la peur naît moins du surnaturel que de la science elle-même, de ses dérives, de ses excès, de ses zones d'ombre. Ainsi, le fantastique fin-de-siècle n'a pas seulement marqué son époque, il a façonné durablement l'imaginaire du siècle suivant, en imposant une nouvelle manière de penser la peur : plus intime, plus psychique, plus profondément ancrée dans les fractures de la modernité.



Le magazine vous plaît?

N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux
<https://gazette221b.com/>

Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités
[Groupe Facebook la Gazette du 221 B](#)

Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article
contact@gazette221B.com